

Les poids lourds de la rentrée

MARIO ROY

Une étagère bien garnie de premiers romans, le retour de quelques-uns des grands noms de la littérature et des arts, des documents sur des thèmes qui —effet de mode ou fidèle miroir de la société?— demeurent étrangement les mêmes d'année en année... tout cela mis à part, l'automne 1996 pourrait bien être celui de **Christine Brouillet**.

L'auteure de 38 ans donnera en effet à lire trois ouvrages, dont un deuxième roman dans la collection 16/96 pour adultes de La courte échelle: dans *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, elle ramène la détective Maud Graham, cette fois chargée d'éclaircir le meurtre d'un enfant de huit ans «avant qu'un autre enfant soit violé ou tué», redoute-t-elle. Incursion dans un genre nouveau, elle publie aussi *Le Paris de Christine Brouillet* (Boréal), carnet de résidence d'une femme qui a fait de la capitale de la France sa ville d'adoption. Brouillet annonce enfin *Un bonheur terrifiant* (La courte échelle), destiné aux plus de treize ans, son dix-huitième roman-jeunesse où elle aborde le phénomène des sectes.

Les sectes: le fait de société

Ce phénomène, qui n'est pas précisément nouveau, est néanmoins le fait de société le plus présent, cet automne, dans le monde du livre. Près d'une douzaine de bouquins sont annoncés, ici, en France et aux États-Unis, qui abordent sous divers angles ce qui apparaît comme un signe de ce temps fait d'incertitude, de désarroi, de faiblesse, de démission. Avec, au bout de la chaîne, la tentation de la pensée magique —celle des sectes ou d'autres encore.

Un significatif, par exemple, que le jeune poids lourd de la littérature québécoise, Louis Hamelin, ait pensé à raconter dans son cinquième roman, *Le Soleil des gouffres* (Boréal), l'histoire d'un étudiant et journaliste, François Ladouceur, qui s'intéresse aux activités d'une secte étrange vouée aux cultes antiques enracinés en terre mexicaine.

Dans cette abondance d'écrits, un singulier ouvrage pourrait être *Le Cercle de mort* de Guy Fournier (L'Homme), sorte de docudrame inspiré des hécatombes de l'Ordre du temple solaire et qui sera porté à la télévision. Plusieurs essais et enquêtes publiés en France et aux États-Unis traitent aussi du phénomène.

De Gabrielle Roy à Marie Laberge

Outre Hamelin, plusieurs grands noms d'ici livreront au cours des prochaines semaines leurs plus récentes oeuvres.

C'est le cas de Marie Laberge qui, dans *Annabelle* (Boréal), nous fera vivre avec une jeune pianiste de treize ans, enfant du divorce, laquelle nous emmènera à la fois dans le monde de l'adolescence ainsi que dans celui de l'art et de la création. Ensuite, Antonine Maillet publie *Le Chemin Saint-Jacques* (Leméac). Pour sa part, après son célèbre *Pavillon des miroirs*, Sergio Kokis revient avec *Errances* (XYZ), sorte de nouvelle

Odyssée —version brésilienne— à la frontière du réel et de l'imaginaire; Kokis signera aussi un essai, *Les langages de la création* (Nuit blanche). Le jeune Stéphane Bourguignon, dont le premier roman avait reçu un accueil plus que chaleureux et doit être transposé au cinéma, donne une suite à *L'Avaleur de sable: Le Principe du geyser* (Québec/Amérique) ramène son héros Julien qui, à l'aube de la trentaine, est père de famille et contemple son couple en état de crise.

Enfin, quelques mois après avoir donné *Le Second violon*, Yves Beauchemin rend *Alfred sauve Antoine* (Québec/Amérique), destiné à ses jeunes lecteurs; il s'agit, on l'aura compris, de la suite de *Antoine et Alfred*.

Il reste que l'un des événements littéraires majeurs de la rentrée portera le titre de *Gabrielle Roy, une vie* (Boréal). Il s'agit bien sûr de la biographie —une brique de 576 pages— de ce monument des lettres québécoises par l'auteur de *La Génération lyrique*, François Ricard. Par ailleurs, l'éditeur des Intouchables, Michel Lussier, collabore lui-même à la rédaction des mémoires de Marcelle Ferron qui paraîtront sous le titre de *L'Esquisse d'une mémoire*. Dans la même veine, l'historien, poète, directeur littéraire et secrétaire général de l'Académie des lettres du Québec, Jean Royer, marque ses trente ans de vie littéraire en publiant *La Main ouverte* (L'Hexagone), un recueil de récits autobiographiques refaisant le parcours de son engagement dans la culture québécoise.

En France: l'avalanche Aux É.-U.: Stephen King

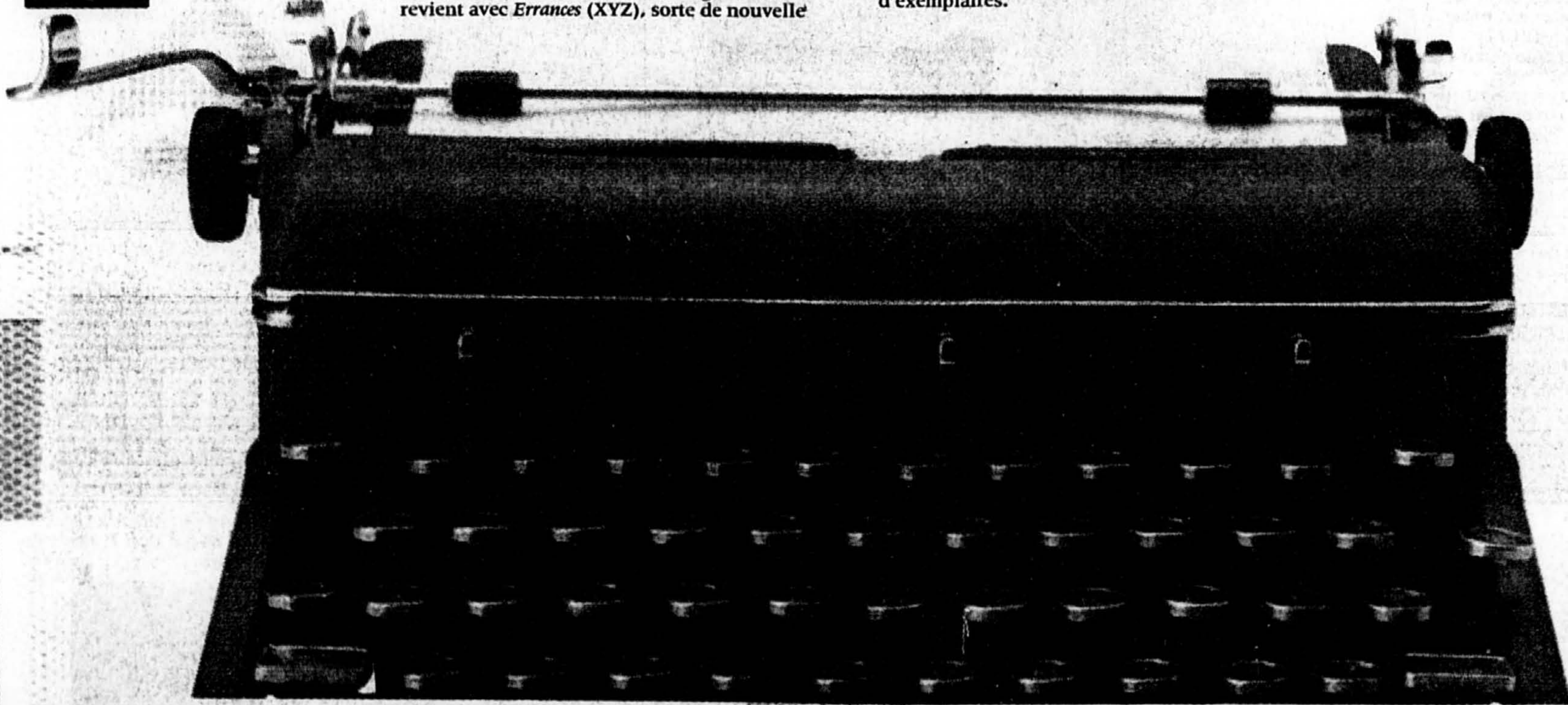
L'incroyable et incontournable Frédéric Dard s'ébaudit dans deux ouvrages. Le nouveau *San Antonio*, d'abord: sous le titre de *La Nurse anglaise* (Fleuve Noir, disponible dès mardi), il situe cette nouvelle épopée à Londres, où on ne s'étonnera pas de rencontrer Lady Di et son ex-belle-famille... On trouvera ensuite *Les Pensées de San Antonio* (Le Cherche midi).

En France, la chose remarquable est cependant la pléthore d'oeuvres romanesques publiées cet automne, peut-être une sorte de record absolu. On y trouvera donc de tout, de Marie Nimier à Claude Michelet, en passant par Nourissier, Confiant, Scarpetta, Messadié.

En traduction, le roman de l'année aux États-Unis —26e semaine sur les listes— nous arrive sous le titre de *Couleurs primaires* (Presses de la cité) et est inspiré d'un certain gouverneur d'un petit État du Sud et de son épouse...

L'«anonyme» auteur est, on le sait maintenant, le journaliste Joe Klein (*Newsweek*, CBS), dont on a remis en question l'éthique professionnelle dans cette affaire médiatico-politico-littéraire.

Toujours chez nos voisins du Sud, l'événement de la rentrée se nomme Stephen King, ce qui n'étonnera personne. Après son roman sériel, *The Green Mile*, King lance, sous son nom et sous celui de Richard Bachman, *Desperation* et *The Regulators* (Viking et Dutton, en anglais), un diptyque entrecroisé dont le tirage initial atteindra au total les trois millions d'exemplaires.



Rothmans
FILM INTERNATIONAL

Vidéotron
passionnés

Le Festival des films du monde et son partenaire Air Canada souhaitent remercier les commanditaires suivants pour leur précieuse collaboration.

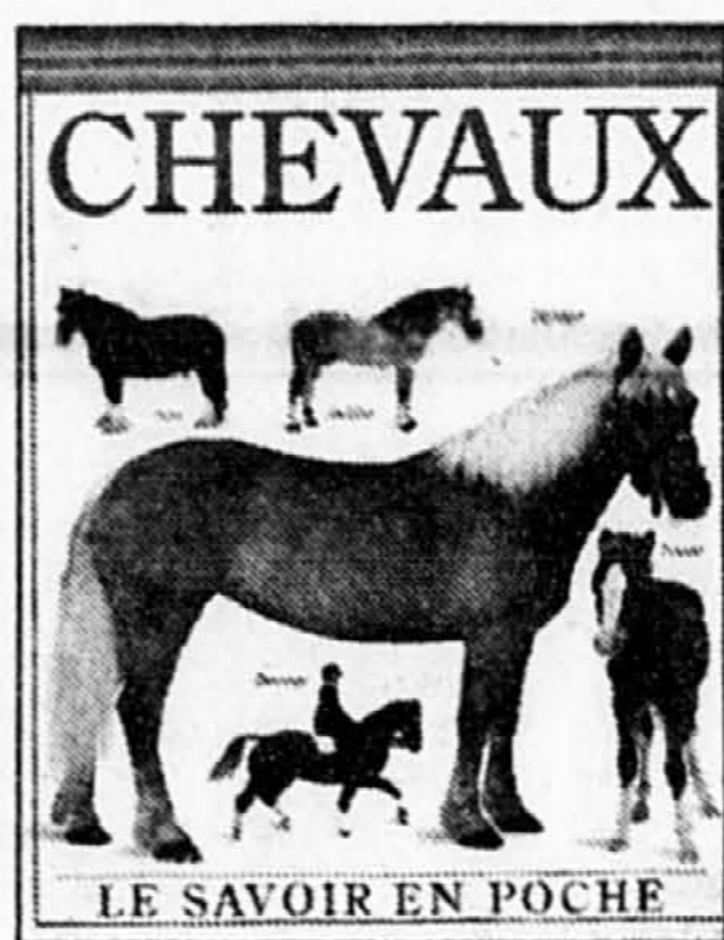
Gaz Métropolitain **La Presse** **Bell** **Info-Film Bell** 514 848-3883

VIACOM CANADA **evian** **LES ANGOISSES Pages Jaunes**

AIR CANADA, partenaire et commanditaire principal du FFM, vous invite à participer à son grand concours **VOYAGE DE STAR** sur le site du festival.

Obtenez tous les détails sur le site même.

Livres



JEUNESSE

Sophie, Antoine, Klouk et les autres

SONIA SARFATI
collaboration spéciale

Sophie, Noémie, Antoine, Klouk, Fred, Somerset, Lia, Martin : ils sont nombreux, parmi les héros de la littérature jeunesse québécoise, à revenir cet automne dans de nouvelles aventures.

Ainsi, à la courte échelle, Sophie vit un cauchemar « à cause » de Louise Leblanc qui lui inflige une rentrée scolaire plutôt compliquée ; Fred et Ric, son chat, font la fête avec grand-maman Jaki dans *Trois punaises contre deux géants* de Marie-Danielle Croteau ; toujours aussi bizarre, ce cher Edgar créé par Gilles Gauthier croit vraiment devenir fou dans *L'Étonnant lézard d'Edgar* ; Maxime et Jo, les héros de Denis

Côté, sont prisonniers dans *L'Île du savant fou* pendant que Sylvie Desrosiers place la bande à Notdog devant des vaisseaux fantômes et pose la question : *Qui veut entrer dans la légende ?*

Chez Québec / Amérique, la belle surprise de la saison dernière se prénomme Noémie, et portait la signature de Tibo. Tibo auteur, et non illustrateur. On attend donc beaucoup de *Noémie — L'incroyable journée*. Et puis Klouk : François Gravel nous en avait promis quatre... il revient (donc ?) avec un cinquième : *Le Match des étoiles*, où le hockey occupe une place de choix. À noter la suite et la fin de l'aventure « Cyrus », avec la parution des tomes 9 à 12 de *L'Encyclopédie qui raconte* signée Christiane Duchesne et Carmen Marois.

Somerset est — chez Héritage et ailleurs — parmi ce qui se fait de

plus original en tant que personnage. Bonne nouvelle : ce gamin fantasque imaginé par Hélène Vachon revient dans *Mon Ami Godéfroy*. Lucie Bergeron termine pour sa part sa trilogie des « Zéro » — qui vaut pourtant dix ! — avec *Zéro mon Zorro* ; et, dans *Lia dans l'autre monde*, Danielle Simard remet en scène l'adorable Lia, princesse des fées du royaume de Saugrenus.

Au chapitre des nouveautés et des surprises-surprises pour cette rentrée jeunesse ? Annouchka Gravel Galouchko illustre *Mala et la perle de pluie* (Annick), un conte indien de Gita Wolf ; Cécile Gagnon a recueilli des contes de chez nous qui seront publiés dans la collection « Mille ans de contes » de Milan ; « Raymond Plante fait un retour à la petite enfance en publiant un album (*Un Monsieur nommé Piquet qui adorait les animaux*) et un

premier roman (*Les Manigances des Marilou Polaire*) à la courte échelle ; Stanley Péan lance un recueil de nouvelles pour ados (*Treize pas vers l'inconnu*, Éd. Pierre Tisseyre) ; Sacha le chat (alias Pierre de Billy) a interviewé Normand Brathwaite pour la collection de romans-portraits « En plein cœur », d'Héritage ; et Boréal inaugure la collection « Boréal Maboul » à l'attention des enfants de six ans et plus (parmi les quatre premiers titres, *Le Vaisseau du désert*, une mésaventure du désormais célèbre roi Léon de Jean-Pierre Davids).

Parmi les livres pratiques, notons le lancement de la série « Le savoir en poche » chez Libre Expression (12 titres traitant des chevaux, des sciences, de Rome, etc.) et la publication de *Mon Corps, mes premiers mots* de Roger Priddy (Hurtubise HMH).

Les femmes, l'école et l'égalité

Les Éditions du Remue-ménage publient cet automne *Garçons et filles, stéréotypes sexuels et réussite scolaire* (de Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amand) ainsi que *Modèles de sexe et rapports à l'école* (des mêmes auteurs en plus de Natasha Bouchard et Jacques Tondreau. Ajoutons à cela *Vers une grammaire non sexiste*, de Céline Labrosse. Et *Le Chemin de l'égalité* (Fides), dans lequel Lise Payette fait des mises au point essentielles.

La ligue du vieux poète

Un journaliste sportif de Vancouver, Michael Ulmer, annonce *Les Capitaines du Canadien* (Libre Expression), qui sortira simultanément dans les deux langues : tout sur les capitaines, d'Émile Bouchard à Pierre Turgeon en passant par Toe Blake, Maurice Richard et Jean Béliveau. Aussi, *Les Grands du hockey au Québec*, de Jean-Paul Sarrault (Quebecor) : un recueil de cent biographies des étoiles québécoises. Enfin, *Le Grand livre du hockey* de Patrice Fontaine (Libre Expression) raconte l'histoire du hockey professionnel en Amérique du nord.

BIOGRAPHIE

De Lili St-Cyr à... Dieu lui-même!

La Presse

Outre la biographie de Gabrielle Roy et les écrits autobiographiques de Marcelle Ferron et Jean Royer, une quantité extraordinaire d'ouvrages de ce type débarqueront en librairie cet automne.

On s'informerait ainsi sur :

- Céline Dion (Nathalie Jean, Quebecor) ;
- Paul Buissonneau (Jean-Marie Bioteau et Olivier Lasser, Stanké) ;
- Boum-Boum Geoffrion (Stan Fischler, L'Homme) ;
- René Caron (René Caron et Luc Bertrand, Quebecor) ;
- Olivier Asselin (Hélène Pelletier-Baillargeon, Fides) ;

- Louis-Alexandre Taschereau (Bernard Vigod, Septentrion) ;
- Adélard Godbout (Jean-Guy Genest, Septentrion) ;
- Lili St-Cyr (Louis Jean D'Amour et Lili St-Cyr, Quebecor) ;
- Le Frère André (Jean-Guy Dubuc, Fides) ;
- Robert-Lionel Séguin (Marcel Brouillard, Québec / Amérique) ;
- Jim Morrison (traduction de François Tétreau, Triptyque) ;
- Georges Brassens (Émile Miramont, Archipel) ;
- Brigitte Bardot (autobiographie, Grasset) ;
- Salman Rushdie (Marc Porée et Alexis Tadié, Le Seuil) ;

- Fernando Pessoa (Robert Brechon, Christian Bourgeois) ;
- André Malraux (Jean-François Lyotard, Grasset) ;
- Stefan Zweig (deux ouvrages : l'un de Dominique Bona chez Plon, l'autre de Serge Niemetz chez Belfond) ;
- Walter Cronkite (autobiographie, Knopf, en anglais) ;
- François Truffaut (Annette Insdorf, Gallimard) ;
- Elizabeth Taylor (Donald Spoto, Belfond) ;
- Ytzhak Rabin (David Horovitz, Bayard) ;
- Yasser Arafat (Janet et John Wallach, Bayard) ;
- Helmut Kohl (Jean-Paul Picaper et Karl Hugo Pruys, Fayard) ;

- John F. Kennedy (deux ouvrages : l'un de Ed Klein chez Robert Laffont, l'autre de Nigel Hamilton au Seuil) ;
 - Mikhaïl Gorbatchev (autobiographie, Doubleday, en anglais) ;
 - Eva Peron (Alicia Dujovne Ortiz, St-Martin's, en anglais) ;
 - Jésus (Bernard Clavel, Robert Laffont).
- Et, pour terminer, une biographie de... Dieu ! Oui, de Dieu : une oeuvre de l'Américain et ancien jésuite Jack Miles qui s'est vu remettre en 1996 le prix Pulitzer de la biographie. *Dieu, une biographie* (Robert Laffont) décrit un être qui n'est pas un saint, qui peut être infiniment jaloux, acariâtre et inconstant. Attention, il ne s'agit pas d'un livre d'humour mais d'un ouvrage sérieux qui se propose de traquer les progrès de Dieu dans la connaissance de soi.
- Sans doute faut-il voir pour croire.

POUR ACCOMPAGNER LES FILMS DU MONDE...

Québec: le cinéma naissant

La Presse

Le titre de l'ouvrage fait sursauter. Le Québec est-il bien le pays des ennemis du cinéma, un endroit où, un jour, « on obligera les théâtres et les cinémas à s'installer quelque part dans les roches ou les vallons », comme on a pu le lire dans un article en russe publié dans *Proektor* en 1916 ?

En fait, l'ouvrage entend démontrer le contraire.

Les auteurs retracent les premiers pas du cinéma au Québec à partir de juin 1896 et au cours des premières décennies du XX^e siècle. À partir de là, ils disent estimer que, malgré l'opposition du clergé local et de certains politiciens ultra-conservateurs, les exploitants de salles firent ici des affaires d'or.

L'ouvrage est garni de nombreuses photos, de détails techniques fort intéressants sur les appareils de projection et de nombreuses considérations sur l'impact médiatique de cette nouvelle forme de technologie et de création artistique.

AU PAYS DES ENNEMIS DU CINÉMA, André Gaudreault, Germain Lacasse et Jean-Pierre Sirois-Trahan. Nuit blanche éditeur, Québec, 1996. 216 pages, 22,95 \$.



On trouvera à l'écran quelque 25 minutes de spectacle multimédia : images, dialogues, textes et musiques.

Hollywood en 80 pages

La Presse

Minuscule, aéré et fortement schématique — comme le veut le format de la collection — le fascicule *Le Cinéma américain* contient néanmoins une foule d'informations facilement accessibles, et dont la clarté compense la sécheresse, pour quiconque veut connaître rapidement les principaux paramètres du cinéma hollywoodien.

Les têtes de chapitres, Qui ?, Quand ?, Quoi ?, Comment ?, Pourquoi ?, Où ? rappellent les fameuses grandes questions — les cinq W — que l'on enfonce dans la tête des jeunes journalistes... À partir de là, on a droit à de courtes biographies de réalisateurs et d'acteurs, à la petite histoire du cinéma américain de 1895 à nos jours, à une description de la structure industrielle, à des chiffres sur la production et la distribution, à un aperçu des lieux géographiques où il se fabrique. Partout, le texte principal est bordé d'illustrations — pas très convaincantes — et de capsules.

Un très court glossaire complète l'ouvrage.

LE CINÉMA AMÉRICAIN, Éric Libiot. Collection Qui, Quand, Quoi, Hachette, Paris, 1996. 79 pages.

À bout de souffle!

CLAUDE MARCIL
collaboration spéciale

« **J**amais quelqu'un n'aura attendu aussi longtemps pour une projection de film ! » s'exclamera le cédérom... Patience et longueur de temps : ce cédérom est désespérément lent à charger les 7300 fiches et les 400 biographies sur le cinéma français et francophone, plus les 21 extraits de films, les dialogues, les B.O.F. (bandes originales du film).

Alléché par les quatre séances proposées : Découverte, Encyclopédie, Projection et Entracte, je clique sur l'un des cinq tickets pour partir à la *Découverte de l'histoire du cinéma français depuis le parlant*. Je suis pris par cinq minutes de tourbillon sonore et de diaporamas, avec au choix : la période de l'Avant-guerre, celle de l'Occupation, les années Cinquante, la nouvelle vague et le cinéma contemporain. Une bonne idée, le cédérom permet en plus d'importer un texte complet et intéressant sur la période choisie. Et utile, car autrement, entre les chuchotements, les dialogues et, les

commentaires de réalisateurs, certains passages sont confus sinon enterrés.

L'encyclopédie comprend donc 7300 fiches de films et 400 biographies. L'auteur, Jacques Siclier, affiche un fort nombrilisme français. Il propose seulement 173 films canadiens — c'est bien peu. Inutile de chercher *De l'Amour et des restes humains* de Denys Arcand : son dernier film en banque date de 1991, *Montréal vu par...*

Cependant, l'accès à cette banque de données est large : par réalisateur, acteur, genre, récompenses... c'est bien pratique ! Dans les milliers de fiches, on trouvera quatre westerns, huit films de guerre, neuf films d'opéra contre 2272 comédies. Certaines fiches donnent accès à une B.O.F., un dialogue ou un extrait de film.

Ainsi, je clique et plonge dans la bande son du *Grand Bleu* de Luc Besson. Reclique et me voilà face aux *Tontons flingueurs* de Georges Lautner. Les dialogues de Michel Audiard n'ont pas pris une ride : « Je vais lui montrer qui est Raoul ! On va le retrouver éparpillé aux quatre coins de Paris... façon puzzle »... toujours aussi savou-

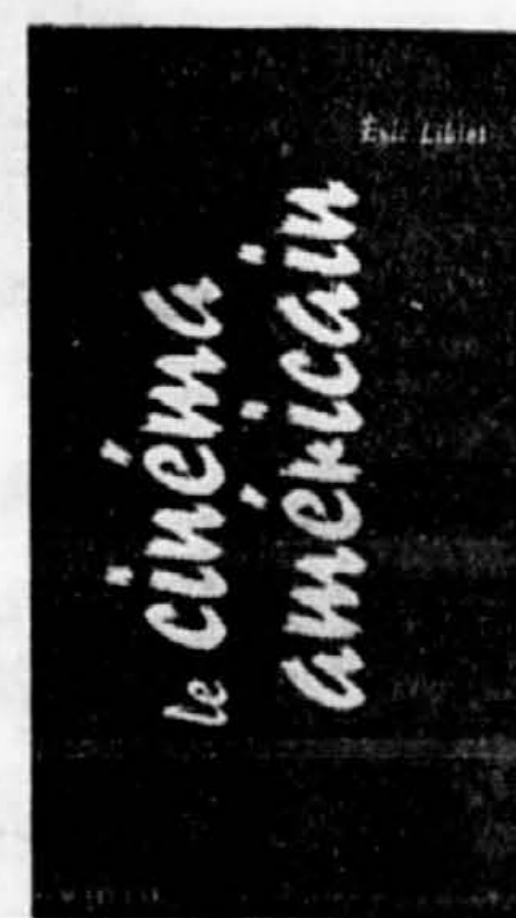
reux ! Ensuite, une sortie de route en compagnie de *César et Rosalie* avec la très belle Romy Schneider ; d'Yves Montand, une valse à faire tourner la tête à *Casque d'Or* interprété par Simone Signoret ; une chanson de Catherine Deneuve dans *Les Parapluies de Cherbourg*... soit 21 courts extraits de films, dont six en couleur.

On en redemande ! Pour finir, je m'accorde un entracte.

Me voilà dans la partie ludique, un *Trivial Pursuit* m'offre de répondre à près de 500 questions plutôt faciles, entrecoupées de citations d'auteurs et d'acteurs. « Pour comprendre ce film, il faut préférer son chien à sa voiture », dit Paul Éluard du film *La Belle et la Bête*. Tandis que Jean-Claude Godard affirme : « Je prétends tout savoir sans rien expliquer. »

À réserver aux cinéphages. Et aux patients !

LE CINÉMA FRANÇAIS ET FRANCO-PHONE DE 1929 À NOS JOURS, Coproduit par Canal +, Club Investissement Média, France 3 et Havas édition électronique. Compatible P.C. et Mac. Distribué par Quebecor Dil Multimédia.



Livres

ROMAN

Sagas familiales et ambitieux récits



Des auteurs de La Presse

Conjointement avec André Michel, Françoise Kayler publie *Cuisine amérindienne* (L'Homme), qui met les produits indigènes entre les mains des plus grands chefs de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, lesquels créent des plats alliant avenir et tradition. Le caricaturiste Serge Chapleau, qui fut jadis au *Devoir*, livre *L'Année Chapleau, 1996* (Boréal): sera-ce aussi hilarant que l'an dernier? Enfin, Daniel Proulx signe *Des crimes et des hommes* (Stanké), qui rappelle des affaires criminelles retentissantes.



Mario Roy

Christine Brouillet, Louis Hamelin, Marie Laberge, Antonine Mailet, Sergio Kokis, Stéphane Bourguignon... quoi d'autre encore?

D'abord, deux premiers romans qui vont sans aucun doute soulever l'intérêt, ne serait-ce qu'à cause de la notoriété de leurs auteurs.

Le premier est signé Sylvain Lelièvre et s'intitulera *Le Troisième Orchestre* (Québec/Amérique). L'auteur, musicien, chanteur et professeur fait son entrée dans l'univers romanesque en situant son personnage principal, Benoît, à Québec à la fin des années 1950; le jeune homme est un passionné du piano qui se passionnera aussi pour la mère de son meilleur ami... On promet une écriture tendre et non dépourvue d'humour.

Le second « premier » roman vient de l'auteure-jeunesse bien connue Christiane Duchesne qui, comme on le sait, a remporté à deux reprises le prix du Gouverneur général en plus de bien d'autres distinctions. Elle met un pied dans la

littérature « pour adultes » en publiant *Anna, les cahiers noirs* (Québec/Amérique) où il est également question de musique: une violoncelliste perd l'usage de sa main gauche et voit sa vie se transformer. Sensibilité, exotisme et mystère, promet-on.

D'autre part, Jean O'Neil, Johanne Poulin Gagnon et Fernand Bellehumeur livrent des sagas familiales, un genre qui a la cote — en particulier depuis l'énorme succès des récits d'Arlette Cousture, qui font rêver bien des éditeurs...

Dans *Stornoway, l'âge du bois* (Libre Expression), Jean O'Neil présente l'histoire de la famille Legendre, trame qui lui permet de raconter celle des Cantons de l'Est de la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui.

Johanne Poulin Gagnon publie pour sa part un premier roman, *L'Horloge aux souvenirs* (Libre Expression), consacré à la famille Grand-maison, installée près de Rivière-des-Prairies, dans la période de temps s'étendant entre 1898 à 1950.

Enfin, Fernand Bellehumeur dépeint aussi une famille, mais à partir d'un angle fort différent: *Partir, la correspondance de Pit Bellehumeur* (Stanké) est un recueil de lettres échangées entre un grand-père et ses enfants (entre 1916 et 1927) après que l'homme eut fui le Témiscamingue en laissant derrière lui sa famille.

Un sujet imposant, aussi, que celui développé par Jacques Desautels dans *La Dame de Chypre* (L'Hexagone): dix siècles avant Jésus-Christ, le roi David se meurt

lorsque sa concubine préférée se rend à Chypre pour y apprivoiser les forces vitales de la Terre, y chercher la jeunesse éternelle...

Tout aussi ambitieux et, de nos jours, peu usuel: un récit politique de Pierre Gélinas, *La Neige* (Triptyque), se situant dans un pays qui pourrait être le Québec — le premier tome d'une trilogie.

Varia

Enfin, pêle-mêle, on pourra lire: *Un Homme plein d'enfance*, de Gilles Archambault (Boréal), qui pose un regard doux-amer sur l'existence;

Les Éperviers, d'André Brochu (XYZ), qui est aussi un tableau familial plein, promet-on, d'images fracassantes;

L'Écrivain public, de Pierre Yergeau (L'Instant même), un roman d'apprentissage dont le cadre est l'Abitibi des années 1930;

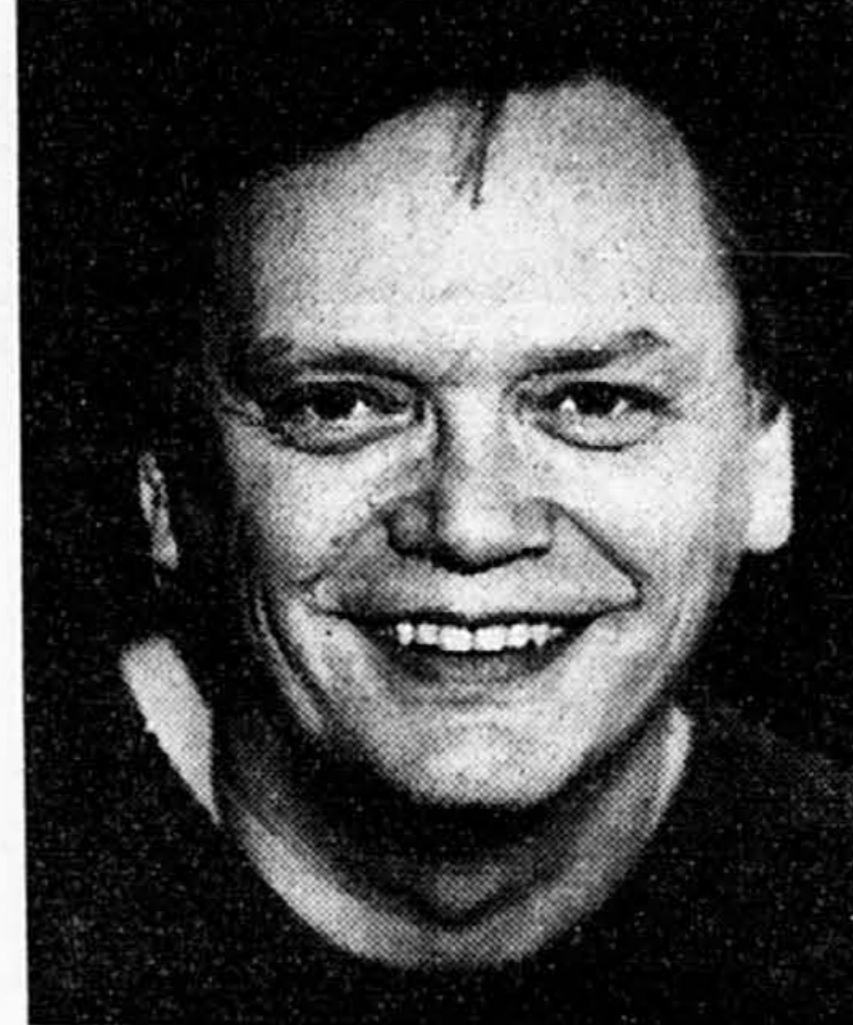
Valium, de Christian Mistral (Lancôt), dont le contenu demeure pour l'instant un secret d'éditeur;

La nuit, tous les singes sont gris, de Claude Jasmin (Quebecor), un roman à suspense d'un auteur prolifique;

À toi Richard... prise deux! Un Québécois en Bavière, de Richard Gagneau (Stanké), où il est question de fantômes et d'anciens nazis;

L'Univers Gulliver IV, L'Australie, sans dessous dessus, de Lili Gulliver (vib), la suite de sa... suite érotique;

Bataille d'âmes, un inédit de Pamphile Le May (Éditions de la Patrie) rescapé d'un feuilleton de *La Patrie*.



Sylvain Lelièvre



Christiane Duchesne

Histoire populaire, tome III

Le livre de la rentrée chez Septentrion est certainement le troisième tome de l'*Histoire populaire du Québec* de Jacques Lacoursière, puisqu'on connaît le succès qu'ont remporté les deux premiers tomes. Cette fois, Lacoursière explore la période de l'Union (1841-1867) et les trente premières années de la confédération jusqu'à l'élection de Wilfrid Laurier (1896).

Guy Corneau revient

Après l'énorme succès de *Père manquant, fils manqué*, Guy Corneau revient en octobre avec *L'Amour en guerre* (L'Homme). Il y explore le conflit larvé qui éclatera tôt ou tard entre un fils et une mère qui l'a trop et mal aimé ainsi que la guerre froide entre une fille et un père qui n'a pas su lui dire son amour, ses conflits se transposant dans la génération suivante.

Du punch!

Les Éditions du Boréal annoncent pour l'automne deux ouvrages de réflexion qui devraient être assez cinglants. Le premier est signé Jean Paré, éditorialiste à *L'Actualité* (qui fête ses vingt ans). Justement intitulé *Je persiste et signe*, ce recueil permettra de parcourir le Québec des 20 dernières années en compagnie d'un commentateur indépendant d'esprit. D'autre part, un seul ouvrage dans la collection pamphlétaire de la maison: il s'agit de *Pour en finir avec les intégristes de la culture*, de Pierre Monette, voué aux dogmes du nouveau catéchisme que sont devenus la protection de la langue et la promotion de la culture.

Aux Intouchables, enfin, l'ancien vice-président de Steinberg, Henri Tremblay, signe *Citoyens piégés* dans lequel il est question de l'ineptie des gouvernements dans l'administration des fonds publics.



Prisonnier de son succès, puisqu'à chaque année on attire davantage de visiteurs, le Salon du livre de Montréal réussira-t-il à gonfler encore son affluence?

La ronde des Salons s'amorce au Saguenay

PIERRE VENNAT

Le Saguenay a eu beau être la proie des pires inondations de son histoire, c'est à Jonquières, le 25 septembre, qu'aura lieu le premier des cinq salons du livre qui se dérouleront cet automne au Québec.

Les salons du livre constituent la grande « vitrine » du livre au Québec. Occasion rêvée pour qu'auteurs et lecteurs se rencontrent et que les éditeurs fassent l'étalage de leurs nouveautés. Plusieurs, comme c'est notamment le cas au grand Salon du livre de Montréal, y amènent d'ailleurs tout leur fonds, ce qui les transforme en méga-librairies, au grand plaisir des bibliophiles.

Mais cette année constitue une année charnière. L'économie québécoise va mal, l'emploi se fait rare, les subventions aussi.

L'Association québécoise des salons du livre a néanmoins décidé de tenir neuf salons dans autant de régions, cinq cet automne et les quatre autres entre le 20 février et

le 11 mai, mais il n'est pas certain qu'on en comptera toujours autant si les commanditaires, privés ou publics, viennent à manquer, si les éditeurs ne disposent pas d'assez de liquidités pour y louer des stands ou si le public décide de les boudier.

Récemment, la directrice générale du Salon du livre de Montréal, Francine Bois, ne cachait pas, par exemple, qu'à six semaines du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, il était préoccupant que les subventions du fédéral aux divers salons n'aient toujours pas été accordées. Si Ottawa devait cesser de subventionner les salons du livre, tous auront lieu tel que prévu cette année, mais certains seront déficitaires et cela augure mal pour les prochains.

Québec revient

La grande nouveauté de cet automne sera sans aucun doute la tenue, du 10 au 14 octobre, du Salon du livre de Québec.

En mai 1995, faute de pouvoir compter sur l'ancien Centre municipal des congrès, le Salon avait

transporté ses pénates sur les terrains de l'Exposition et l'expérience s'était avérée un fiasco. Au printemps dernier, le nouveau Centre des congrès de Québec n'étant pas encore ouvert, on décida de passer outre et d'attendre à l'automne pour tenir le premier Salon du livre dans la Vieille Capitale en un an et demi. La décision fit grincer les dents de certains, notamment des organisateurs du Salon du livre de l'Estrie, qui déjà en arrache et qui doit avoir lieu deux semaines plus tard, du 24 au 27 octobre. Le monde du livre se demande jusqu'à quel point la tenue de ce salon, deux semaines après celui de Québec et moins d'un mois avant celui de Montréal, peut se retrouver en péril, auteurs et éditeurs se trouvant très sollicités. À noter que le Salon de Québec se tient durant le week-end de l'Action de grâce, réservé traditionnellement au Festival international de la poésie de Trois-Rivières!

Trois jours à peine après la clôture du Salon de Sherbrooke, s'ouvre celui de Rimouski. Selon une formule originale, encore jamais essayée au Québec, un « salon d'au-

teurs », plutôt qu'un « salon d'éditeurs ». La formule, basée sur l'animation et la présence à Rimouski d'auteurs plutôt que sur l'étalage et la vente de livres, comme les autres salons, fonctionnera-t-elle? Gros point d'interrogation, sur lequel personne n'ose se prononcer.

Puis, du 14 au 19 novembre, Place Bonaventure, cela sera le grand Salon du livre de Montréal, « la plus grande librairie francophone en Amérique du Nord », qui accueillera 117 000 visiteurs l'an dernier. Prisonnier de son succès, puisqu'à chaque année on attire de plus en plus de visiteurs, le Salon de cette année réussira-t-il à gonfler encore son affluence?

Francine Bois l'espère, comptant toujours sur son président Marcel Couture et sur son pittoresque président honoraire et animateur Jean-Claude Germain.

Après avoir repris son souffle, le monde du livre se transportera ensuite sur la Côte-Nord du 20 au 23 février 1997, en Outaouais du 27 au 31 mars, à Trois-Rivières du 17 au 20 avril, pour terminer cette vaste tournée provinciale du 8 au 11 mai, à Rouyn-Noranda.



Michael Crichton débarque en force cet automne.

Crichton en anglais et en traduction

Le dernier roman de Michael Crichton, *The Lost World*, débarque bientôt en traduction chez Robert Laffont sous le titre de *Le Monde perdu*. On sait que ce second volet de sa saga jurassique avait un peu déçu, en dépit de quoi le film

(réalisé par Steven Spielberg) sera sur nos écrans avant les Fêtes.

D'autre part, Crichton revient en décembre avec *Airframe* (Knopf, en anglais): peu après la tragédie du vol 800 de la TWA, le synopsis d'*Airframe* est construit sur le thème de la sécurité aérienne. Le premier tirage est de deux millions d'exemplaires.

AVEZ-VOUS LU?

Faites de la femme de votre vie la maîtresse de vos rêves!

Staci Keith
ÉDITIONS DE MORTAGNE

Ce livre, écrit par une femme, va directement aux faits. Foin des théories vagues ou lamenteuses, foin des manœuvres bizarres ou compliquées! Juste la vérité "toute nue" que tout homme doit connaître pour devenir l'homme le plus fou, le plus époustouflant, le plus terrifiant dont elle ait jamais rêvé... Apprenez à jouer avec son imagination, ses désirs, ses fantasmes... Découvrez des techniques qui vous feront entrer dans la légende des amants inoubliables...

2403985

FAITES DE LA FEMME DE VOTRE VIE LA MAÎTRESSE DE VOS RÊVES!

Staci Keith
ÉDITIONS DE MORTAGNE

Ce livre, écrit par une femme, va directement aux faits. Foin des théories vagues ou lamenteuses, foin des manœuvres bizarres ou compliquées! Juste la vérité "toute nue" que tout homme doit connaître pour devenir l'homme le plus fou, le plus époustouflant, le plus terrifiant dont elle ait jamais rêvé... Apprenez à jouer avec son imagination, ses désirs, ses fantasmes... Découvrez des techniques qui vous feront entrer dans la légende des amants inoubliables...

2403985

ANTHOLOGIE DE LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Michel Laurin
ÉDITIONS CEC INC.

Une anthologie destinée d'abord aux étudiants de niveau collégial, et qui est aussi un beau livre pour tous.

L'Anthologie de la littérature québécoise brosse un panorama neuf, vivant et unique de notre littérature par le biais d'extraits pertinents des œuvres les plus marquantes de notre histoire littéraire.

De l'époque de la Nouvelle-France à aujourd'hui, le lecteur observera comment la littérature d'un peuple est moulée par son destin historique.

Prix 29,95 \$

2411918

Livres

ROMAN

La rentrée? Ils sont fous, ces Français!

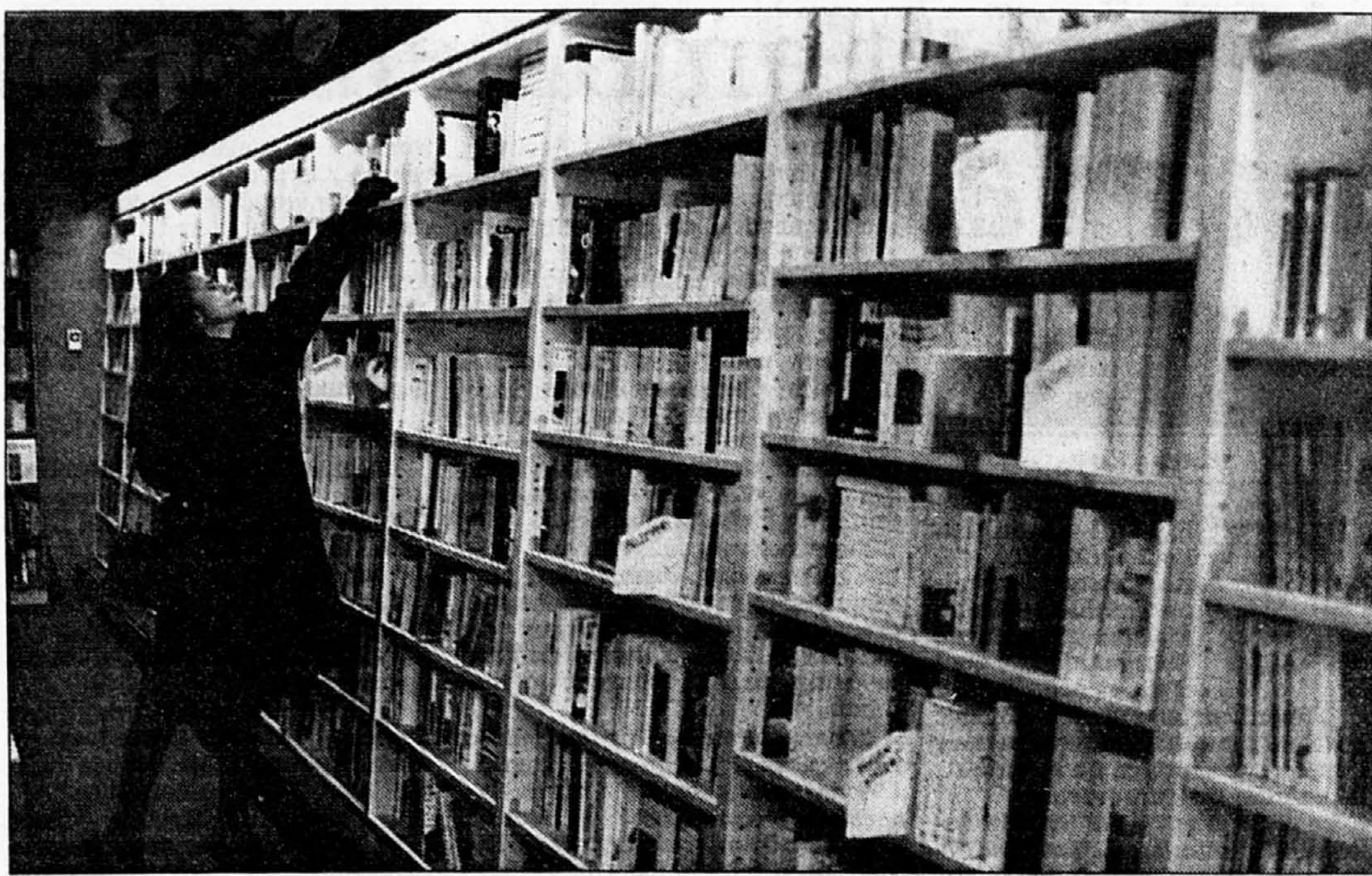


PHOTO JEAN GOUJIL, La Presse

De la France : 500 romans, dont 70 provenant de nouveaux auteurs ! De quoi hésiter...

(parce que je viens de le commencer et que je le trouve pointu et intrigant, il est probable que je vais vous en reparler). Et puis Régine Detambel : *La Verrière*, une histoire d'adolescence. Et puis Franz Bartelt : *La Chasse au grand singe*, où trois amies d'enfance chassent l'homme, qui descend du primate en question comme chacun le sait, et le fait.

Grasset n'est pas en reste. Voici François Nourissier avec *Armistice dans la guerre aux femmes* (ça promet), Jean-Pierre Dufreigne avec *À boire* (alcool, quand tu nous tiens), Eduardo Manet avec *Rhapsodie cubaine* et Raphaël Confiant avec *La Vierge du grand retour* (la

Martinique n'est pas loin de Cuba). J'ajoute à ces vedettes Nicole Avril : *Une Personne déplacée* (c'est une Slovaque qui essaie de s'adapter à Paris), Alain Dugrand : *La Baie des singes* (encore des quadrumanes? Mais ceux-là sont de Marseille) et Guy Scarpetta : *Une île* (qui se passe en Bretagne et qui sent bon).

Julliard publie Gerald Messadié : *Tycho l'admirable* (une passion homosexuelle, avec suspense), Anne Bragance : *Rose de pierre* (la passion d'une femme laide), Jean-Pierre Milovanoff : *La Splendeur d'Antonia* (la passion d'un enfant de seize ans). Que de passions ! Et, ô surprise, Roland Topor : *Jachère-*

party. Vous savez qui est le dessinateur Topor? On ne va pas s'en ennuier.

Les Éditions du Seuil annoncent Michèle Gazier : *Un Cercle de famille* (où l'on recherche le souvenir d'un aïeul amateur de femmes et de jeu), Christian Giudicelli : *Celui qui s'en va* (où l'on recherche le souvenir d'un étudiant mauritanien) et Bernard Pingaud : *Bartoldi, le comédien* (où l'on recherche aussi quelqu'un).

Laffont, lui aussi, nous propose une Québécoise, Josette Pratte : *Les Honorables* (la bourgeoisie du Québec disséquée). Il continue à publier l'incroyable saga de Ramsès II, écrite par Christian Jacq, avec le

troisième tome : *La Dame d'Abou Simbel*, qui passionne les foules, dont je fais partie... Et annonce aussi plusieurs vedettes de ce que l'on appelle l'École de Brive : Gilbert Bordes, *L'Année des coquelicots*; Claude Michelet : *Histoire des paysans de France*; Jean-Guy Soumy : *Julie de bonne espérance*. Il paraît que ceux-là seront au Salon du livre de Montréal... Ah, j'oubliais : Denis Tillinac, *Dernier verre au Danton*. A sa santé.

■■■

La foule des éditeurs s'avance, précédée de banderoles.

Albin Michel publie le roman annuel d'Amélie Nothomb. On s'y attendait. Celui-ci s'appelle *Péplum* et c'est un vrai péplum, mais de science-fiction !...

Le Mercure de France annonce un autre Jack-Alain Léger : *Falstaff* (l'affreux Falstaff de Windsor, ses excès, ses scandales. Ça promet...) et, de Gilles Leroy, *Les Maîtres du monde* (ce sont deux écoliers de 14 ans).

Les Éditions de Minuit, toujours discrètes, annoncent pourtant cinq romans... Denoël neuf... Lattès en annonce dix... Flammarion neuf, dont un nouveau roman de François Mallet-Joris...

Bref, je ne sais plus où donner de la tête, et des bécasses. Et tout cela, sans compter les « premiers romans » parmi lesquels se trouve, peut-être, on ose l'espérer, on en est sûr, la révélation d'autonomie qu'attendent les lecteurs de bonne volonté. J'en ai compté 70, de ces « premiers romans ». Il va falloir chercher. Faudra-t-il passer soixante-dix nuits blanches, d'ici la fin novembre? Mais, s'il existe un seul juste dans la cité de Sodome, on sait que tout sera pardonné !

C'est égal, je persiste à dire qu'ils sont fous, ces éditeurs français.



Jacques Folch-Ribas

collaboration spéciale

Ils sont fous, ces éditeurs français. L'an dernier, on leur reprochait leurs 387 romans publiés à la rentrée. Qui ça, on? Les chroniqueurs, bien sûr, qui devraient éplucher une tonne de tubercules parmi lesquels se trouveraient force navets et patates — votre serviteur a calculé que cela donnerait 77 400 pages — et qu'on pouvait par conséquent accuser de paresse, sinon de parti pris. Plus : quelques membres de la mafia des lecteurs, les râleurs habituels auxquels nul ne prête attention même lorsqu'ils disent que c'est eux qui paient pour se faire suer à leurs frais.

Les éditeurs, malgré ces horribles critiques, daignent tout de même s'excuser et promettent qu'ils feraient attention. L'année prochaine, on raserait gratis. Enfin : moins. Bernique! L'année prochaine, c'est aujourd'hui : 500 romans publiés en dix semaines! C'est la rentrée. Qu'ils disent. Rentrons dans, en désordre alphabétique, au petit bonheur. Essayons de rester calmes.

■■■

Gallimard annonce ses vedettes. Marie Nimier : *Celui qui court derrière l'oiseau*. René de Ceccatty : *Aimer*. Michel Déon : *La Cour des grands*. Ceux-là devraient être des valeurs sûres, en hausse. Auxquels j'ajoute Laurence Cossé : *Le Coin du voile*

Nombreux romans « étrangers » en traduction

JACQUES FOLCH-RIBAS

collaboration spéciale

On peut se réjouir d'une chose, c'est la publication de plus en plus rapide de romans étrangers traduits en français. Que voulez-vous, tout le monde ne lit pas le tchèque ou le patagon. Et le roman « étranger » vaut bien le « roman français ». Me semble-t-il.

Alors j'épluche les listes des éditeurs, et je trouve de fort bonnes choses. Cent quatre-vingt-treize romans. Presque 50 % de la production totale de la rentrée. Rares sont

les pays, anglo-saxons compris, qui peuvent en présenter autant.

Suivez mon regard... Il y a des auteurs considérables, dont on est prêt à attendre des merveilles : Tom Sharpe, l'Anglais, chez Belfond. Ismaïl Kadaré, l'Albanais, chez Fayard. L'Américaine Nicole Mc Gehee, chez Fixot. Doctorow, l'Américain, chez Flammarion. Ferdinando Camon, l'Italien, chez Gallimard qui annonce également Kenzaburo Oe (le Prix Nobel). Roa Bastos, l'Uruguayen, au Seuil. Et Russel Banks, chez Actes Sud/Leméac...

La collection Best sellers de chez Laffont publiera Douglas Preston : *Superstition*, ainsi que Carol O'Con-

nell : *L'Homme qui mentait aux femmes*, et la collection Pavillons publiera deux romans de Platonov... Les éditions P.O.L. nous donneront un Roumain, Tsépénéag : *Hôtel Europa*... Les éditions Denoël un Anglais, Julian Barnes : *Lettres de Londres*, et Grasset un Allemand, Klaus Mann : *Les Années allemandes 1931-1936* (mais c'est plutôt un journal, celui-là). Et j'ai bien hâte de lire *La Découverte de la saucisse au curry*, de l'Allemand Uwe Timm, au Seuil (moi qui croyais tout savoir de la saucisse !)

Mises de côté ces vedettes incontestées, il reste plus de 180 traductions, des langues les plus variées de la Terre. Actes Sud en propose

six, Albin Michel neuf, Belfond deux, Calmann-Lévy cinq, Anne Carrière cinq... Et caetera...

■■■

Je cite Nina Berberova (dans la NRF de juillet 1996) :

« Depuis ces vingt ou trente dernières années dans la littérature occidentale, ou plus précisément à ses sommets, il n'y a plus de romans « français », « anglais » ni « américains ». Ce qui se publie de meilleur est désormais international. Non seulement on le traduit immédiatement en d'autres langues, mais on l'édite souvent d'emblée en deux langues. »

J'ajouterai pour ma part que certains romans (et les écrivains qui en sont les auteurs) ont eu leur succès grâce à la traduction publiée — particulièrement à Paris, qui reste ainsi un formidable « lanceur littéraire international ». Souvenez-vous : Henry Miller, Faulkner, James Joyce, Beckett, Günter Grass, furent immédiatement lus, et connus, parce qu'on avait publié leurs livres en français. Et il fallut du temps, parfois des années, pour que ce succès revienne en boomerang jusqu'à leur pays d'origine... Et Lampedusa. Et Nabokov. Tant d'autres...

IDÉES

Les sectes, le travail, l'identité, le déclin

MARIO ROY

La fascination des auteurs pour ce phénomène de société inquiétant que constitue la montée des sectes se justifie certainement. Il s'agit sans doute de l'un des symptômes les plus aigus de cet extraordinaire mal de vivre que l'on sent partout autour de soi, à l'échelle du quotidien et de la rue comme à celle de la pensée et de l'âme. Les sectes : la peur, l'irrationnel, la démission, le repli et la dangereuse pureté. Un mal de fin de siècle, de fin de régime, de fin du rêve, de fin de quelque chose de flou et d'insaisissable. Il y a les murs qui tombent, bien sûr, et les mères Providence qui vieillissent mal. Mais il y a autre chose encore.

Seulement, quoi?...

Si on annonce au Québec au moins trois bouquins sur l'Ordre du Temple solaire et un autre sur Roch « Moïse » Thériault — en plus des fictions traitant du phénomène —, plusieurs études viendront de France et des États-Unis. Un rapport parlementaire français, *Pour en finir avec les sectes* (Dervy) est déjà débarqué. On attend en outre un *Journal des enfers* (Stock), *Gare aux gourous* (Arléa) ainsi que *Millennium Rage* (Plenum, en anglais) qui, tous, examinent les cultes millénaristes et leur influence sur les individus et la société.

Outre ce phénomène, l'un des grands essais de l'automne — sur ce qui pourrait bien être un phénomène comparable à la révolution industrielle — viendra de l'activiste américain Jeremy Rifkin, dont l'ouvrage monumental publié en 1995 sera traduit sous le titre de *La Fin du travail* (La Découverte). Rifkin interroge : si, dans les décennies à venir, la technologie permet à deux pour cent de la main-d'œuvre de produire la totalité des biens et services dont l'humanité a be-



Pierre Bourgault

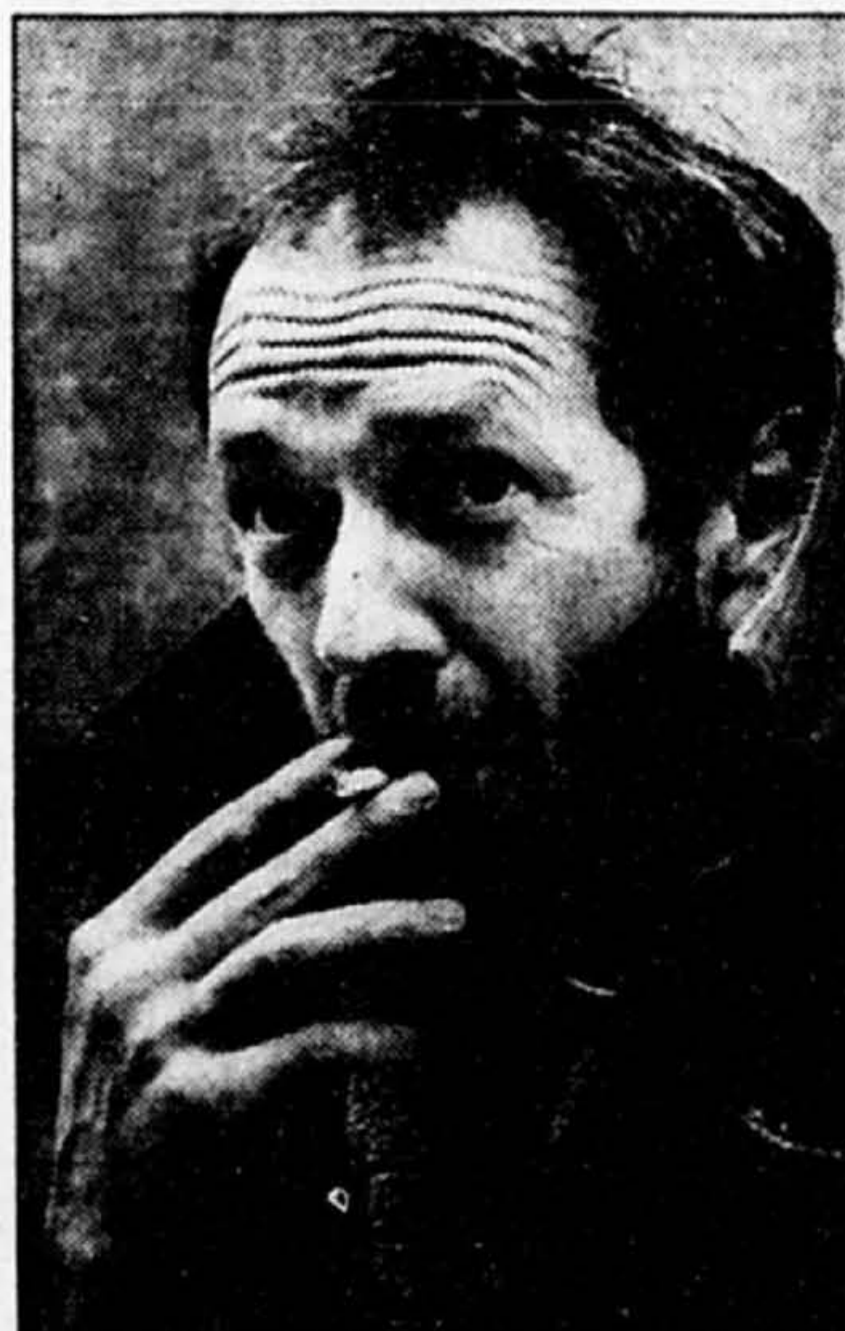
soin, que feront les autres? L'auteur propose des solutions — dont, au premier chef, l'expansion de l'économie sociale — après avoir livré sur le sujet une stupéfiante masse de documentation.

Cela mis à part, les essayistes et auteurs québécois, français et américains ne réinventent pas la roue, cet automne...

L'identité

Ainsi, on ne sera guère surpris de voir qu'au Québec, la question nationale, l'identité et la langue sont toujours au premier rang des préoccupations des militants, auteurs et essayistes — l'éternel contentieux s'inscrivant dans le contexte de la guerre linguistique larvée que nous connaissons actuellement.

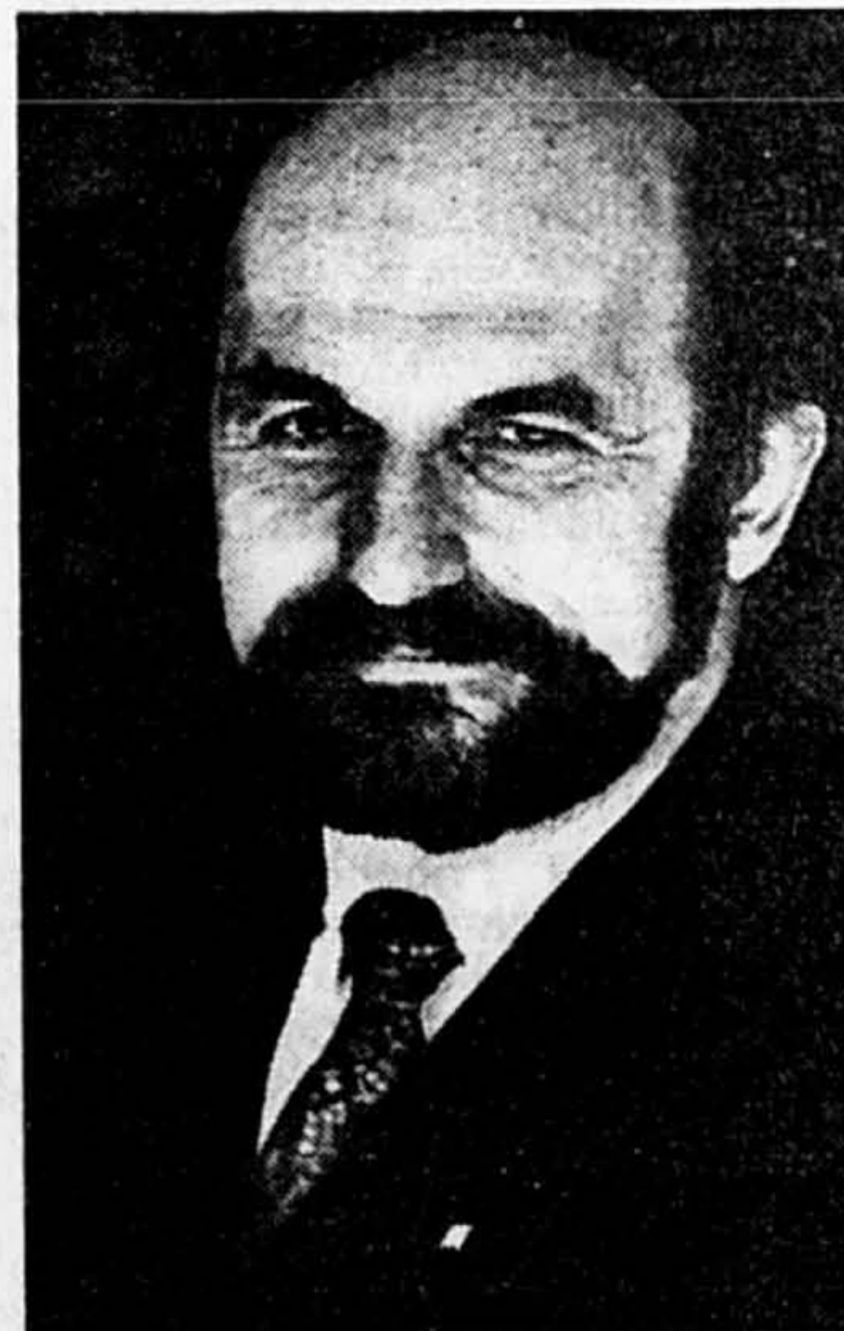
Des recueils de textes, d'abord. La politologue et commentatrice Josée Legault propose *Les Nouveaux*



Pierre Falardeau

démons (Partis pris actuels, vib éditeur), où on trouvera aussi des inédits et où elle examine les courants actuels de dénigrement du nationalisme et de fléchissement de notre devoir de résistance. Pierre Bourgault revient pour sa part avec *La Colère, Écrits polémiques, tome 3* (Lanctôt) en attendant des « révélations » qui, sous le titre de *Une Année d'enfer*, viendront au printemps.

Questions de langue, ensuite. Georges Dor donne à lire *Anna brailée ène shot / Elle a beaucoup pleuré* (Lanctôt), un « essai-choc », annonce-t-on, sur la langue parlée des Québécois et le non-enseignement de la langue. Jean Forest donne *Anatomie du québécois* (Triptyque), un manuel sur la langue parlée ici. Et le président du Mouvement Québec Français, Guy Bouthillier, livre *Touche pas à ma langue* (Les Intouchables). Les nouveaux



Guy Bouthillier

écrits de Pierre Falardeau doivent sans doute prendre place ici : après le film *Octobre* et le pamphlet *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, le cinéaste et écrivain à succès revient avec *1837* (Stanké), un scénario de film « refusé par Téléfilm Canada », précise-t-il.

Dans un registre un peu différent, Antonio d'Alfonso publie *Plaidoyer pour l'ethnicité* (Balzac), traitant des problèmes particuliers auxquels font face les immigrants au Québec.

Cette abondance a son pendant américain, en quelque sorte : on annonce chez nos voisins du Sud pas moins d'une douzaine d'essais sur la question raciale pour cet automne.

Les plus intéressants pourraient être *Color-Blind*, d'Ellis Cose (HarperCollins, en anglais) qui situe la question dans un contexte historique ; et *The Coming Race War in Ame-*

rica, de Carl T. Rowan (Little Brown, en anglais), lequel estime que la haine mutuelle croissante et les conditions économiques préparent une véritable guerre raciale en Amérique.

Enfin, les Français annoncent pour leur part *Les Raisons d'État ou La Bêtise identitaire*, de Jean-François Bayard (Fayard), qui y développe une nouvelle approche des rapports entre action politique et identité culturelle.

Le déclin

Si vous avez la vague impression que rien de ce qui précède n'est très nouveau, vous ne serez pas non plus surpris d'apprendre que les essayistes français poursuivent leur travail de vivisection de la société occidentale malade, déclinante, déchu.

Dans *L'Humanité perdue, Essai sur le XX^e siècle* (Le Seuil), Alain Finkelkraut décrit le siècle comme la plus terrible période de l'histoire des hommes. Dans *Philosophie du souci contemporain* (Complexe), Chantal Delsol dit estimer que l'homme s'enfoncé dans un monde médiocre et aléatoire. Alain Lipietz soutient dans *La Société en sabbat* (La Découverte) que le libéralisme productiviste aggrave la déchirure sociale, menaçant la majorité des citoyens et la cohésion même de la société. Dans *L'Horreur économique* (Fayard), Viviane Forrester dénonce la violence des économies de marché. Théodore Monod estime de son devoir, dans *Le Chercheur d'absolu* (Gallimard) d'avertir les hommes sur leurs égarements collectifs et les dangers qui menacent la planète. Et Jacques Attali décrit dans *Chemins, essai sur le labyrinthe* (Fayard) une société — informatique, réseaux de pouvoir et d'influence, organigrammes, cursus universitaires, carrières — qui a pris la forme d'un labyrinthe.

FFM

Laura Dern : « J'ai supplié pour avoir le rôle de Ruth! »

MARC-ANDRÉ LUSSIER
collaboration spéciale

Flanquée du jeune cinéaste Alexander Payne, Laura Dern explique en conférence de presse que le scénario de *Citizen Ruth* est le plus beau qu'elle ait lu. Particulièrement emballée par l'aspect satirique du propos, l'actrice, mise en nomination pour l'Oscar avec *Rambling Rose*, a tenu à rencontrer l'auteur-cinéaste qui n'a pas mis beaucoup de temps à se laisser convaincre...

Tournée pour un peu moins de quatre millions de dollars, cette satire nourrie au vitriol présentée ici en première mondiale a pourtant mis trois ans à se concrétiser. Il est vrai qu'un premier film ayant pour cadre la guerre que se livre les mouvements pro-vies et pro-choix a de quoi chatouiller les susceptibilités.

« Je suis très curieux et intéressé par la réception qu'aura ce film auprès des extrémistes, déclare le cinéaste. S'ils ne réagissent pas fortement, c'est que j'aurai échoué... »

Au moment où les excès qu'engendre le débat sur l'avortement refont surface en vue de la campagne présidentielle américaine, Laura Dern s'estime privilégiée d'exercer un métier qui suscite la réflexion.

« Je n'ai pas vu grand chose du récent congrès du Parti républicain parce que le peu que j'y ai entendu me forçait à me précipiter chez le dermatologue tellement ça me donnait des boutons ! laisse-t-elle ironiquement tomber.

« Plus sérieusement, j'aimerais bien avoir une discussion avec ces gens, j'aurais deux ou trois trucs à leur dire... »

Quant à l'aspect naïf ou plus « innocent » de son personnage, Dern le justifie en expliquant qu'il est le résultat de ses recherches.

« Au bout de trois ou quatre semaines d'inhalations de produits toxiques (Ruth respire tout ce qui lui tombe sous la main, aussi bien de la colle que du détergent), le cerveau est atteint. Voilà pourquoi



Laura Dern, à gauche, est criante de vérité dans son rôle de Ruth Stoops, une paumée sans toit ni loi, qui boit et sniffe tout ce qui a quelque chance d'anesthésier son mal de vivre. Swoosie Kurtz l'accompagne dans cette scène.

Ruth a des réactions qui peuvent parfois sembler plus imbéciles. Il m'importait de rechercher la plus pure authenticité possible.

« Le scénario était tellement bien écrit, poursuit-elle, que ma contribution au personnage s'est plus située au niveau des apparences, des émotions à véhiculer, et de la manière d'en rendre toute l'authenticité ».

Pour ce qui est du mode absurde de l'ensemble, le cinéaste dit s'être tout simplement inspiré de la réalité.

« Tous les personnages du film sont à la fois drôles et terrifiants, explique Payne. Pourtant, la réalité est encore pire que ce que nous montrons dans le film. Il y aurait vraiment un documentaire à faire sur ce sujet ! Lorsque nous cherchions un sujet de film avec le scénariste Jim Taylor, le débat sur l'avortement se retrouvait quotidiennement dans les nouvelles télévisées. De là cette idée d'un personnage coincé dans cette guerre mais qui se fout complètement de l'une ou l'autre des positions. »

CITIZEN RUTH

Une femme sous influences

EN COMPÉTITION



Huguette Roberge

Quel beau titre le jeune cinéaste américain Alexander Payne a trouvé pour son premier film, présenté en compétition hier au FFM, où il a reçu un accueil vraiment chaleureux.

Citizen Ruth est aussi, du moins à ma connaissance, la première fiction illustrant, à travers un cas particulier, la guerre sans gagnant que se livrent les clans pro-vie et pro-choix aux États-Unis (et partout). Toujours sur le dos des principales intéressées, telle la pitoyable héroïne éponyme de *Citizen Ruth*.

Située au cœur de l'Amérique profonde, mais trouvant écho dans la récente actualité canadienne, ce drame social raconte l'histoire de Ruth Stoops (Laura Dern, criante de vérité), une paumée sans toit ni loi, qui boit et sniffe tout ce qui a quelque chance d'anesthésier son mal de vivre, et se retrouve enceinte de son cinquième enfant, alors qu'elle ne peut voir ses quatre premiers. En prison, sur le conseil d'un officier, elle songe à avorter. Mais, aussitôt récupérée et manipulée tour à tour par les « stratèges » des groupes anti et pro-avortement, la pauvre ne sait plus où donner du consentement « libre ».

Recueillie par un couple pro-vie, qui a payé sa caution, la citoyenne Ruth, qui n'est pas une invitée facile, est confiée à une autre militante du même clan, laquelle s'avère une « espionne » pro-choix, et tente de la rallier à SA cause. Commence alors la campagne, très médiatisée (comédie humaine trop proche, hélas, de la réalité), des défenseurs des foetus, aux portes de la nouvelle

maison d'accueil de Ruth et de la clinique d'avortement où elle a rendez-vous. Des deux côtés de la barricade, on tente de l'acheter, mais la Ruth est plus maligne qu'on pense...

Trop tôt encore pour y aller de prédictions, mais ce film-constat, honnête, intelligent et très fort, pourrait bien valoir à Laura Dern le prix d'interprétation féminine.

L'Élève : le jeune homme et l'enfant

■ Également en compétition, hier, *L'Élève*, second film du Français Olivier Schatzky (*Fortune Express*), adapté du roman de Henry James, qui offre à Vincent Cassel un emploi de composition qui lui permet de faire la preuve de son exceptionnelle polyvalence (comme si cela était encore nécessaire après ses prestations dans *La Haine* et *Adultère mode d'emploi*).

Revoici donc Cassel dans la peau de Julien, un jeune homme de 25 ans, embauché à la fin du siècle dernier par des aristocrates comme précepteur de leur fils de douze ans, Morgan, un enfant fragile, grave et surdoué, incarné par Caspar Salmon, qui sera finalement la vraie révélation du film.

Peu après son arrivée, Julien constate que ses employeurs sont ruinés, et apprend qu'ils seront bientôt expulsés de leur manoir. Déjà attaché au petit Morgan, il accepte de suivre la famille qui voyagera dans le grand monde, d'une invitation à l'autre, en donnant le change. Jusqu'au jour où les masques tomberont...

Entourés par les vétérans Jean-Pierre Marielle et Caroline Cellier, les deux interprètes principaux composent un tandem de moins en moins étrange et de plus en plus attachant au fil de l'intrigue. Dans l'ensemble, et malgré une musique un brin racoleuse, *L'Élève*, qui « fait plus cher » à l'écran que son très modeste budget (à peine 2 millions CAN pour un film d'époque) est une jolie réussite.



Vincent Cassel et Caspar Salmon dans *L'Élève*.

Feuille d'érable et fleur de lys

SERGE DUSSAULT

C'est une tradition établie depuis longtemps au Festival des films du monde de consacrer une section au cinéma canadien. Ainsi retrouve-t-on cette année dans ce Panorama Canada quarante films de longueur variée, presque tous battant pavillon... québécois ou ontarien. Deux courts métrages tournés en Colombie-Britannique (*House of Cards*, de James Fry et *The Love Charm*, de Robert Randall) font exception.

Drôle de Canada...

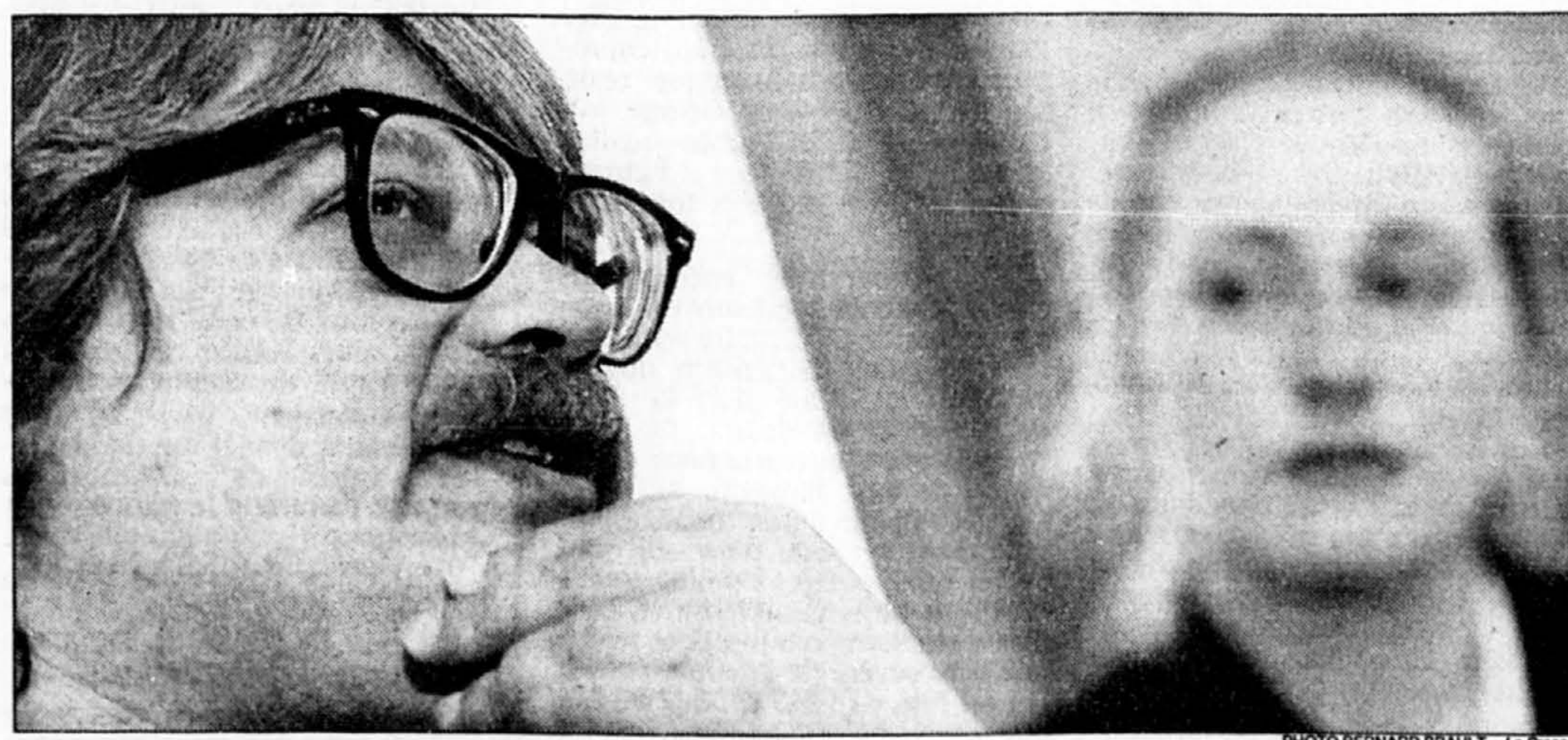
D'Ontario nous vient une comédie érotique de Cynthia Roberts, *Bubbles Galore* (aujourd'hui, demain et mardi au Loew's), où seins nus, braguettes ouvertes et autres salacités font l'essentiel du menu.

L'histoire se passe dans le milieu du cinéma porno.

Autant dire que la feuille d'érable se porte en bas de la ceinture.

« J'ai voulu, expliquait Cynthia Roberts hier à *La Presse*, faire un film érotique qui soit à la fois amusant, fantaisiste et, pour ce qui est des relations entre hommes et femmes, assez réaliste pour faire comprendre que la main-d'œuvre féminine est, là aussi, dominée par les mâles. C'est un rapport de force que les femmes pourraient changer; elles ont aussi des choses à dire sur le sexe... »

PANORAMA CANADA



Greg Klymkiw a produit le film de sa femme Cynthia Roberts *Bubbles Galore*.

Pour illustrer son propos, le cinéaste a fait appel à des comédiens de métier et à des spécialistes du strip-tease et du porno.

Son mari, Greg Klymkiw, a produit le film. Après avoir travaillé pendant quinze ans à Winnipeg, sa ville natale, Klymkiw s'est installé à Toronto, où l'atmosphère, dit-il, est plus propice à la création.

« Non pas que ce soit plus facile

de trouver le fric pour faire des films — c'est partout le cauchemar ! — mais il y a à Toronto un immense bassin de talents, chez les techniciens et les artistes qui viennent de partout au Canada... Et je jouis, en tant que producteur, d'une indépendance impensable à Hollywood par exemple. »

Quand je lui dit que plusieurs cinéastes québécois envient les to-

rontois de pouvoir faire un cinéma comme celui d'Atom Egoyan, par exemple, Klymkiw s'exclame : « Et moi, je me ferais tuer pour produire des films comme on en tourne au Québec, des films comme *Leolo*, comme ceux de Denys Arcand, de Marc-André Forcier. »

Si la feuille d'érable se porte là où l'on devine, la fleur de lys se porterait, elle, plutôt au chapeau. Du moins si l'on en juge par *Sans*

raison apparente (hier au Loew's), un moyen métrage de Jean Chabot produit par l'ONF.

Un beau film. Qui doit beaucoup à la lumière, aux cadrages qu'ont choisis Chabot et son caméraman, André Luc Dupont. Avec des images d'hiver qui nous font rêver des premières neiges.

Un film intelligent, qui pose des questions. Sur la banalisation des faits divers, sur l'apparence et la réalité des choses, sur « les frontières qui s'effritent entre l'imaginaire et le réel, entre le bien et le mal » ; sur la violence que l'on consomme « déguisée en histoire »...

Sans raison apparente est un documentaire, mais dans lequel, m'expliquait Jean Chabot au téléphone, le cinéaste a fait de longs détours pour éviter le reportage... Au centre du film, une romancière canadienne anglophone, Nancy Huston qui a longtemps vécu en France et traverse une crise d'identité. « Chez elle, le sentiment de l'exil n'est pas sans analogie avec l'aliénation temporaire évoquée dans nombre de faits divers. C'est d'ailleurs un thème qu'elle développe beaucoup dans ses romans. »

Sans raison apparente est aussi un petit suspense puisque le film cherche à résoudre l'énigme d'une disparition mystérieuse.

Film tout à fait dans la continuité de ce que fait Chabot (*La Nuit avec Hortense*, *Le Futur intérieur*, etc.) marqué par la « dépersonnalisation des individus de plus en plus interchangeable... »

FFM

Le Marché du film n'est plus ce qu'il était

Aux ventes de droits entre producteurs et distributeurs, s'est ajoutée la recherche de financement au niveau international

LUC PERREAULT

Le Festival des films du monde nous avait habitués à un Marché du film inspiré du modèle de la foire commerciale avec de nombreux kiosques entassés dans un lieu clos réservé aux vendeurs et aux acheteurs. Depuis deux ans, la formule a beaucoup évolué. La foire d'antan a cédé sa place à un lieu beaucoup plus convivial, presque un salon.

« On a essayé de créer un nouvel environnement, explique le délégué au Marché, Gilles Bériault, un lieu de rencontre où les gens peuvent se retrouver tranquillement, discuter, prendre un café et visionner. »

Certaines projections dans les cinémas du Complexe Desjardins sont réservées gratuitement aux films des vendeurs qui auront déboursé 300 dollars pour leur accréditation. Cette accréditation leur ouvre également les autres projections en salles. Leur sont aussi réservées huit cabines de projection vidéo au local du Marché dans la salle Jeanne-Mance du Méridien (niveau foyer).

La notion classique du marché subit une mutation, note Bériault. Aux ventes de droits entre producteurs et distributeurs, activité classique d'un marché, s'est ajoutée la recherche de financement. Elle est

en passe de devenir l'activité la plus importante, du moins à Montréal. Cette recherche de partenaires est particulièrement vitale dans le cas des coproductions internationales.

« Les marchés sont condamnés à devenir de plus en plus des centres de rencontre entre les experts, les vendeurs, les acheteurs, les institutions et les banquiers, estime Bériault. On essaie donc de tenir compte de cette réalité. »

La vente de nos films reste la première priorité du Marché. Mais, contrairement à Cannes où le public qui assiste aux projections n'est constitué que de professionnels, Montréal s'adresse à un public de cinéphiles. Pour les participants au Marché (autour de 950), cette particularité vaut son pesant d'or.

« Ça joue beaucoup, estime le délégué. L'an dernier, dix minutes

après la fin de la projection de *Liste noire*, j'ai reçu sept ou huit visiteurs, des acheteurs potentiels, qui voulaient entrer en contact avec le producteur, Astral. Ce dernier estime à près d'un million et demi (de dollars) la valeur de ses ventes suite à cette projection. Et ça, grâce à la réaction du public. »

Pour ne pas mettre tous ses oeufs dans le même panier, Bériault organise des activités qui s'adressent aussi bien aux professionnels du cinéma qu'à ceux de la télévision. Demain après-midi, par exemple, un séminaire va réunir des producteurs d'ici et du Japon. Quatre producteurs nippons viendront exposer les conditions de production dans leur pays.

Pas concurrents, complémentaires

Il a également mis sur pied un symposium sur la télévision canadienne. En quatre matinées, des professionnels se pencheront sur les besoins et les particularités de notre télévision. Demain, par exemple, la discussion portera sur la télévision éducative. Un autre jour, on traitera des besoins des télédiffuseurs canadiens pour les deux prochaines années.

Quand on l'interroge sur son rival torontois, il rappelle que le

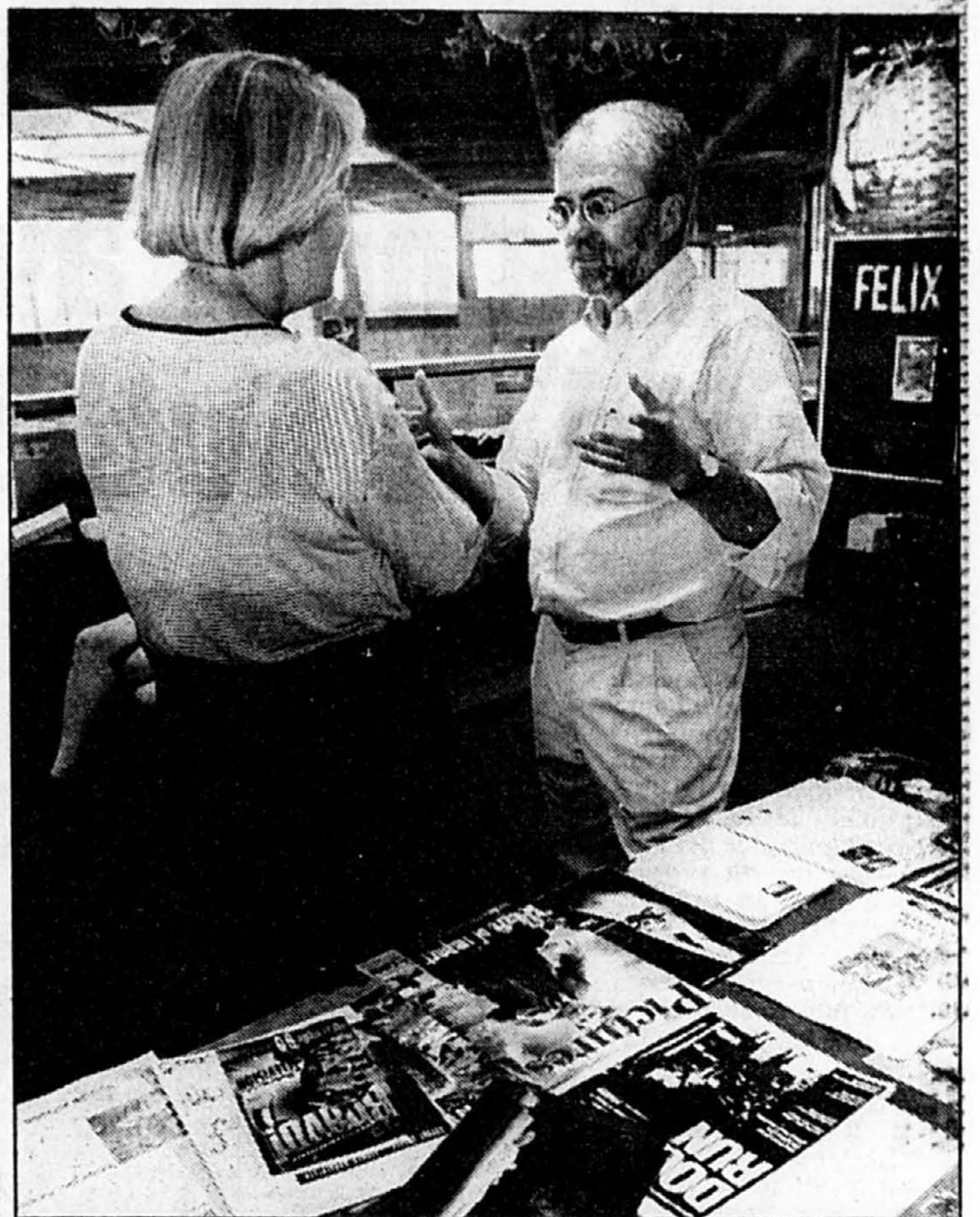


PHOTO BERNARD BRAULT, La Presse

« On a essayé de créer un nouvel environnement, explique le délégué au Marché, Gilles Bériault, un lieu de rencontre où les gens peuvent se retrouver tranquillement, discuter, prendre un café et visionner. »

Québec constitue le premier marché des Européens en Amérique.

« C'est vrai qu'il y a beaucoup d'action à Toronto où les majors américaines utilisent ce festival pour tester leurs films. Mais quand on regarde la liste des deux festivals, la différence n'est pas du simple au double quant aux inscrip-

tions au Marché mais peut-être de 15 p.c. en leur faveur. Nous ne sommes pas en compétition avec eux, nous ne sommes pas en guerre, l'un contre l'autre : nous sommes complémentaires. Dire qu'il ne se passe rien ici ne correspondrait pas à la réalité. »

Le cinéma russe à l'heure du rajeunissement



Yekhai! de Georgy Shengelia



Un Tramway à Moscou, de Jean-Luc Leon

L'heure est aux coproductions avec l'Ouest

LUC PERREAULT
envoyé spécial
SAINT-PETERSBOURG

L'année 1996 marque une date importante dans l'histoire du cinéma russe, le pays invité cette année dans le cadre du FFM. Il y a cent ans, là aussi, naissait le cinéma.

Cette naissance, on s'en doute, a quelque chose à voir avec les frères Lumière. Presque au même moment où leurs opérateurs filmaient le couronnement du tsar Nicolas II à Moscou, une séance inaugurale du Cinématographe Lumière se tenait dans la capitale elle-même, c'est-à-dire à Saint-Petersbourg.

La projection s'est déroulée le 4 mai 1896. Ce jour-là, un samedi, une série de petits films était insérée avant le troisième acte d'une opérette française. Le théâtre de l'Aquarium, au 10 de la perspective Kamennostrovsky, où se tenait cette projection, a vu défiler bien des grands noms, à commencer par Chaliapine. Bien que ce théâtre n'existe plus de nos jours, on retrouve sur son emplacement l'un des plus fameux studios de cinéma de la Russie, Lenfilm.

Fondé en 1918, un an après la révolution bolchévique, Lenfilm a donc plus de 75 ans. C'est le plus ancien studio de l'ex-URSS. Plus de 1500 longs métrages y furent

tournés au fil des ans. Parmi les plus récents, on peut citer *Taxi Blues*, le premier long métrage de Pavel Lounguine.

Une exposition destinée à souligner les hauts faits de ce studio se tenait en mai dernier dans le troisième pavillon, celui qui est resté le plus fidèle aux bâtiments d'origine. Les centaines de photographies réunies pour l'occasion étaient encore suspendues aux murs lors de la visite que j'ai eu la chance d'effectuer en ces lieux à la fin juin à l'occasion du Festival du film de Saint-Petersbourg.

Les décors d'une nouvelle version d'*Anna Karénine* constituaient l'attraction de l'heure. Une visite du plateau permettra d'entrevoir une partie des décors sylvestres de ce dernier film. L'Américain Bernard Rose a l'insigne honneur de réaliser cette cinquième mouture du chef-d'oeuvre de Tolstoï. Dans le rôle-titre, Sophie Marceau, entourée de Sean Bean et d'Alfred Molina.

Les extraits qu'on nous montre des plus récentes productions de Lenfilm — douze longs métrages par année, en moyenne — n'avaient pas de quoi faire saliver. Je retiens surtout de cette visite l'emphase mise par les dirigeants du studio pour le vendre auprès des producteurs étrangers.

Dans un premier temps, il a dû se défaire d'une bonne partie de son personnel. Lors de ce passage, en ce début d'été, sans la présence des nombreux invités étrangers, les

lieux auraient paru plutôt désertés. L'heure, comme on le découvre bientôt, est aux coproductions avec l'Ouest. *Bullet to Beijing*, une coproduction canado-britannique réalisée par le Québécois George Mihalka et sa suite encore inédite, *Midnight in St. Petersburg*, figurent parmi les plus récentes initiatives en ce sens.

« M. Caine s'est encore plus amusé ici qu'en Angleterre », lit-on sur le dossier publicitaire remis par le représentant de Lenfilm, dossier où figure en bonne place la photo de la vedette de *Bullet...* On aura compris que l'industrie russe du cinéma vit des moments difficiles. Les beaux jours d'une cinématographie étatisée à cent pour cent sont bel et bien passés. Comme toutes les ex-institutions soviétiques, Lenfilm a dû subir ces derniers temps une cure sévère de rajeunissement. On est loin de cette époque où Lénine proclamait que « le cinéma est de tous les arts le plus important ». Réduite aujourd'hui à se financer à même ses revenus, le cinéma russe doit miser de plus en plus sur des entreprises en commun avec l'étranger.

C'est la raison pour laquelle on risque de plus en plus de voir à l'écran des espions anglais passer en coup de vent à Saint-Petersbourg en déplorant, comme le fait si bien Harry Palmer (Michael Caine) dans *Bullet to Beijing* : « C'est pas encore cette fois que je pourrai visiter l'Ermitage ! »

Un pays en mutation

LUC PERREAULT
SAINT-PETERSBOURG

Toutes les coproductions étrangères tournées à Saint-Petersbourg ne servent pas seulement à mettre en valeur les héros de l'Ouest.

Le meilleur exemple en ce sens pourrait être le film du Hongrois Peter Gothar, *Vaska Easoff*. Merveilleuse satire de 74 ans de régime soviétique, ce film repose sur les exploits de deux escrocs, l'un de la ville, l'autre des champs. Avec l'aide de méthodes hautement fantaisistes, ils parviennent à s'emparer des bijoux de la couronne tsariste en ridiculisant au passage l'armée et le pouvoir rouges.

Cette fine satire devrait plaire aux cinéphiles exigeants, d'autant plus que la photo de Francisco Gozon vaut à elle seule le détour.

Production russe à cent pour cent cette fois, *Barin's Daughter as a Peasant Woman* est tiré d'une nouvelle de Pouchkine (*La demoiselle paysanne*). Ce film d'Alexei Sakharov a pour cadre la vieille noblesse terrienne du siècle dernier. Deux voisins en brouille ont des enfants du même âge. Contournant l'interdit familial, la fille de Barin, Lisa, va se déguiser en paysanne pour faire la connaissance de son jeune voisin. Lisa, qui ne veut pas révéler sa véritable identité, sera bien prise lorsque, amoureuse du jeune homme, celui-ci lui sera officiellement pré-

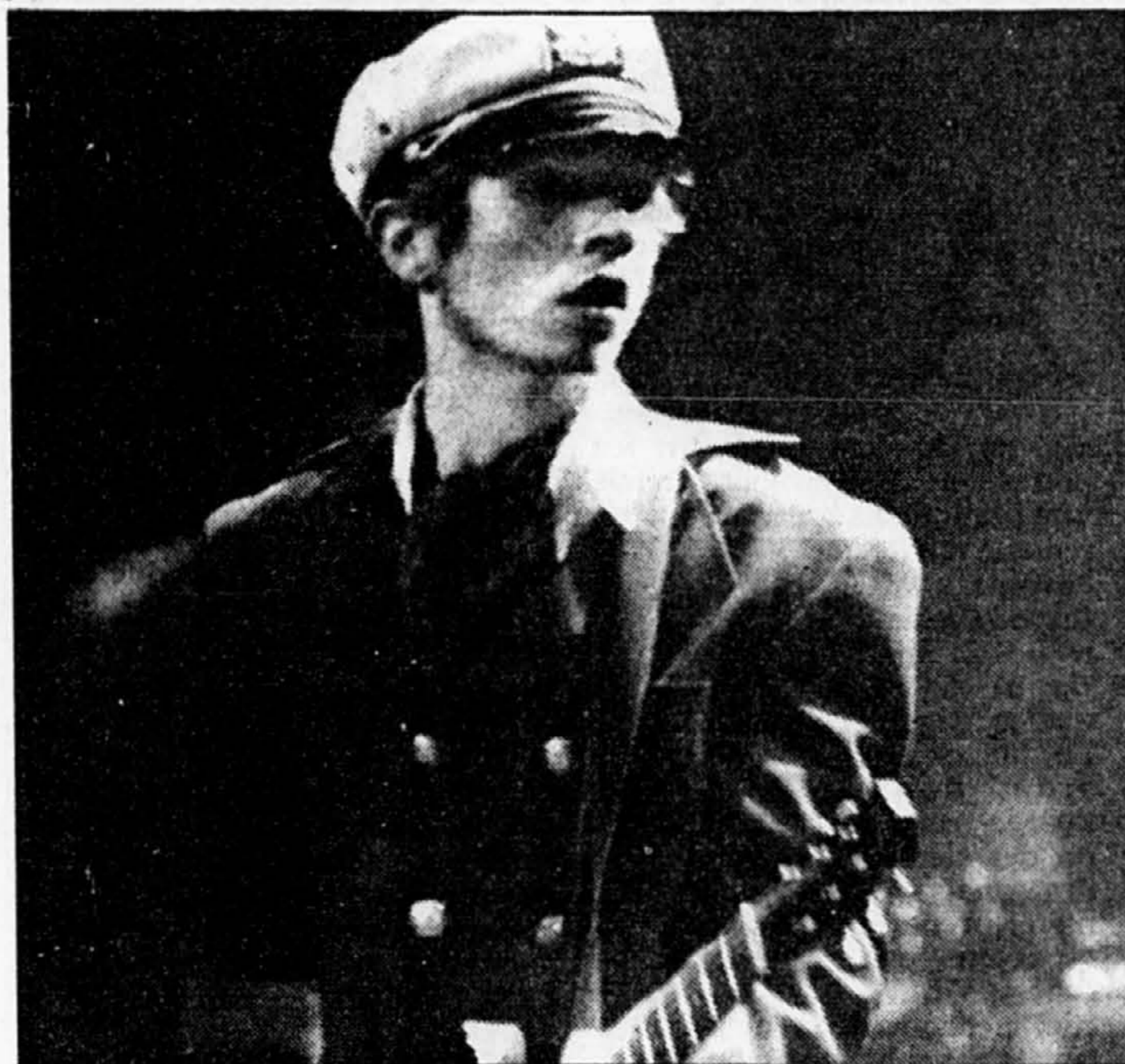
senté. Le ton est charmant, les acteurs excellents, à commencer par l'interprète de Lisa. Si on a aimé *Les yeux noirs* de Mikhalkov, *La demoiselle paysanne* qui est loin de manquer de grâce devrait plaire aussi.

Drame contemporain, *Yekhai!* (*Drive On!*) de Georgy Shengelia m'a paru tout à fait révélateur de la nouvelle Russie. Le héros, qui se sent floué à la fois comme mari et comme travailleur, décide de se suicider. Sauvé in extremis par un conducteur de train, il reprend goût à la vie lors d'une charmante soirée à la chandelle dans une datcha perdue où l'hôtesse pousse la mansuétude jusqu'à chanter un vieil air russe d'antan. Charmant.

Plus grave est le récit que Ruben Mouradian a consacré aux Bachkars, l'un des nombreux peuples caucasiens déportés sous Staline. Le 8 mars 1944, ce dernier décrétait leur déportation en Asie mineure et au Kazakhstan. Transportés sur des wagons à bestiaux jusqu'en Asie, plusieurs n'arriveront jamais à terme. Drame méconnu, *Road to the end of the World* m'a cependant paru mis en scène d'une manière assez conventionnelle.

Notons en terminant ce film d'une heure du Français Jean-Luc Leon qui raconte la dernière journée d'un tramway de Moscou sur une ligne qu'on s'apprête à supprimer. Prétexant à une truculente étude de personnages, *Un tramway à Moscou* permet aussi de saisir le pouls d'un pays en pleine mutation.

Arts et spectacles



C'est dans un Spectrum bondé qu'avec son look de capitaine de *La Croisière s'amuse* Beck a encore une fois démontré qu'il était un ouvrier d'oreilles, un passeur de courants musicaux, un guide dans le monde infini de la musique.

Donnez-nous un Beck

MARIE-CHRISTINE BLAIS
collaboration spéciale

On croit que c'est par goût de la facilité qu'on compare souvent le jeune auteur-compositeur-interprète américain Beck aux Frank Zappa, David Byrne (l'ex leader des Talking Heads), Bob Dylan, Lennon-McCartney et autres musiciens du même acabit.

Il n'en est rien. Si on rapproche ainsi son nom de ceux qui ont transformé le visage de la musique rock, c'est que Beck exerce effectivement le même métier : lui aussi est un ouvrier d'oreilles, un passeur de courants musicaux, un guide du cerveau dans le monde infini de la musique. Et le chanteur de 25 ans l'a encore démontré avec superbe vendredi soir, dans un Spectrum bondé.

Ce n'est donc pas par hasard ou effet de mode si les billets se sont vendus en l'espace de quelques heures et s'il y avait quasiment autant de gens à l'extérieur qu'à l'intérieur, les premiers espérant acheter aux seconds un billet à prix fort pour pouvoir assister à ce show mémorable.

Déjà en octobre 1994, Beck avait ravi le même Spectrum pendant un spectacle allumé (le show se terminait d'ailleurs par le batteur mettant le feu à ses baguettes puis à ses « drums » !). Cette fois, Beck n'a pas eu besoin de recourir à de tels expédients. La raison principale en est que le public comme le chanteur ont mûri juste ce qu'il faut pour apprécier ce qui compte vraiment, c'est-à-dire la musique.

S'il y a deux ans, le spectateur moyen avait 13, 14 ans, cette fois-ci, il allait nettement vers les 18-20.

Cela tombait bien, d'une part parce que le même spectateur était ainsi plus à même d'apprécier le profond électisme de Beck (les quelques chansons carrément folk présentées en milieu de parcours ont été écoutées avec intérêt, alors qu'elles avaient dérouté le public en 1994), d'autre part parce que Beck lui-même a acquis entre-temps une telle expérience de la scène qu'il en tire un plaisir fou et contagieux, à cent lieux de son attitude plus réservée et plutôt « weird » d'il y a deux ans.

Ce qui n'a pas changé, par contre, et on s'en réjouit totalement, c'est la qualité incroyable de sa musique. Démarrant sur les chapeaux de roues avec *Devil's Haircut* (qui ouvre également son plus récent album *Odelay*, déjà vendu à 70 000 exemplaires au pays depuis sa sortie en juin), Beck nous a une fois de plus fièrement mené là où aucun être humain n'était encore allé. Bon, d'accord, j'exagère un peu. Mais sans rire, on a rarement l'occasion de voir un tel show, à la fois accessible et expérimental parce qu'il mêle savamment folk blanc, blues noir, rap black et jazz multicolore... sans compter quelques onces de rumba, du James Brown, le braiment d'un âne et le bruit des vagues !

Avec son look de capitaine de *La Croisière s'amuse* (avec même une pipe de bruyère qu'il allumait de temps en temps) et son air ingénu qui le fait plutôt ressembler à Gilligan, Beck et ses quatre excellents musiciens ont en outre agi en dépit de toutes les règles établies, dieu merci. Par exemple, interpréter le méga-succès *Loser* dès la quatrième toune, pour bien nous faire comprendre que ce n'était qu'une chanson parmi bien d'autres (message reçu, mon capitaine !) et surtout que la musique est, elle, une multiple splendeur qui n'a que faire des palmarès...

Hélène Laurendeau donne la parole aux gens ordinaires

SUZANNE COLPRON

« Je ne pensais pas reprendre le boulot. Je passais de l'étape survie à l'étape vie. »

Mais voilà, la vie, justement, en a décidé autrement pour Hélène Laurendeau qui sort de l'enfer de la maladie. Harnachée et immobilisée, des vis plantées dans la tête, elle a vécu les derniers mois dans la souffrance et dans la peur.

Mais c'est fini. Elle animera dès le 3 septembre un nouveau talk-show, à 13 h, sur les ondes de Radio-Canada, *Les Yeux du coeur*, d'après la chanson de Gerry Boulet. Un talk-show qui donne la parole aux passionnés. Aux gens ordinaires qui font des choses extraordinaires. Et qui, pour une rare fois à la télé, n'ont rien à plonger !

Hélène Laurendeau recevra cinq invités par jour. Quatre qui vivent leur passion dans l'anonymat. Et un cinquième connu du public, que ce soit dans le domaine du théâtre, du sport, de la télévision, de la politique ou de la chanson.

« Je suis très inconsciente », lance l'animatrice, qui revient à l'antenne après une absence d'un an. Pour ceux qui ne le sauraient pas, elle a contracté une infection très rare au streptocoque B à la suite de l'accouchement de sa fille Juliette, il y a neuf mois. Hélène Laurendeau a failli finir ses jours paralysée. Pis : elle aurait pu mourir. Mais après avoir subi plusieurs opérations et porté un halo pendant trois mois, elle s'en est sortie. Les médecins s'étonnent tous les jours de sa grande faculté de récupération.

Cela dit, sa maladie l'a profondément changée. « À l'extérieur, dit-elle, je suis la même fille. Mais à l'intérieur, je suis beaucoup plus calme. Je distingue mieux les vrais des faux problèmes et je ne vois plus les choses de la même façon.

Pour moi, il n'y a plus rien d'acquis dans la vie. Je profite vraiment de chaque moment. »

Une émission positive

L'animation des *Yeux du coeur* marque un changement dans sa carrière. C'est la première fois, en effet, qu'elle sortira du domaine de la santé. Diététiste de formation, Hélène Laurendeau a toujours fait de la télé et de la radio. Mais toujours en rapport avec la santé, la nutrition. On l'a connue alors qu'elle coanimait avec Benoît Johnson l'émission *Qui Vive!* au réseau TVA. Elle a aussi participé au show du matin *Salut Bonjour!*

Aussi, elle est ravie d'avoir, pour la première fois, un horaire régulier. De 9 h à 17 h. Elle est aussi très contente de s'adresser au public des émissions qu'elle a apprises à connaître en convalescence. Un public de plus en plus nombreux lui faut le dire. Chômage et travail à domicile obligent.

« C'est une émission très positive où les gens m'apportent beaucoup », explique-t-elle, tout en redoutant un peu les effets d'une tâche de travail aussi lourde sur sa santé encore fragile. Animer une émission quotidienne et interviewer cinq personnes par jour demandent une somme considérable de travail et beaucoup de préparation. Hélène Laurendeau le sait. Mais après avoir passé une année à la maison, une année d'enfer, di-



Hélène Laurendeau

sons-le, elle avait besoin de se prouver à elle-même qu'elle pouvait encore travailler. Qu'elle en avait encore les ressources.

« Quand j'étais malade, ma plus grande peur c'était de savoir si j'allais revenir comme avant, confie-t-elle. J'ai pris beaucoup de médicaments et de morphine. »

Au cours de cette année, non seulement a-t-elle frôlé la mort, mais sa fille Juliette, aussi, a failli mourir. Qui plus est, sa belle-mère, atteinte d'un cancer, est décédée en février dans une chambre d'hôpital voisine de la sienne.

« Un moment donné, dit-elle, je voulais tourner la page. »

Pour la première fois à Vegas

Mettant le paquet sur des titres tels *All By Myself* (ici) et *River Deep, Mountain High*, Céline Dion donnait le coup d'envoi, vendredi soir à Las Vegas, d'une série de spectacles au Caesars Palace qui constitue les débuts de la vedette québécoise dans la capitale du jeu.



PHOTO AP

Aujourd'hui

THÉÂTRE MAISONNEUVE
19h00
JAYA GANGA (CO)
Vijay Singh; Inde/France; 94mn; s.t.f. & s.t.a.
21h30
Dîner intime / Dinner for Two (CO)
Janet Perimann; Canada; 7mn.
FEMMES / WOMEN (CO)
Moshe Mizrahi; Israël; 98mn; s.t.f. & s.t.a.
Cinémax Bell

CINÉMA IMPÉRIAL
9h00
Dîner intime 3 Dinner for Two (CO)
Janet Perimann; Canada; 7mn.
FEMMES / WOMEN (CO)
Moshe Mizrahi; Israël; 98mn; s.t.f. & s.t.a.
Cinémax Bell

11h30
JAYA GANGA (CO)
Vijay Singh; Inde/France; 94mn; s.t.f. & s.t.a.
14h00
Biacotti (CO)
Fabrizio Sferra, Davide Grassetti; Italie; 8mn.
L'ÉLÈVE (CO)
Olivier Scharzky; France; 92mn; Fr. s.t.a.

16h30
Il tempo che manca (CO)
Vincenzo Scuccimarra; Italie; 7mn.
CITIZEN RUTH (CO)
Alexander Payne; U.S.A.; 102mn; Ang. s.t.f.

19h00
BEAUMARCHAIS, L'INSOLENT (HC)
Edouard Molinaro; France; 100mn; Fr.
21h30
COMPAGNA DI VIAGGIO (CA)
Peter del Monte; Italie; 104mn; s.t.f. & s.t.a.
Cinémax Bell

24h00
AMORES QUE MATAN (HC)
Juan Manuel Chumilla Carbajosa; Espagne; 90mn; s.t.f.
Cinémax Bell

CINÉMA LOEWS 1
9h00
AMORES QUE MATAN (HC)
Juan-Manuel Chumilla Carbajosa; Espagne; 90 mn; s.t.f.
Cinémax Bell

10h50
THE SUN HAS EARS (HC)
Yim Ho; Chine; 106mn; s.t.a.
Cinémax Bell

13h00
ARTHUR RIMBAUD
L'HOMME AUX SEMELLES DE VENT (TV)
Marc Rivière; France; 150mn; Fr.

16h00
LA SEPTIÈME CHAMBRE /
THE SEVENTH ROOM (HC)
Marta Meszaros; France / Italie / Hongrie;
110mn; Fr. s.t.a.

18h20
ITALIANS (CA)
Maurizio Ponzo; Italie; 99mn; s.t.a.
Cinémax Bell

20h20
TESIS (CA)
Alejandro Amenábar; Espagne; 125mn; s.t.f.
Cinémax Bell

22h40
LUST AND REVENGE (HC)
Paul Cox; Australie; 95mn; Ang. s.t.f.

CINÉMA LOEWS 2
9h00
BRILLIANT LIES (HC)
Richard Franklin; Australie; 94mn; Ang.

11h00
The Final Fare (CA)
Ingrid Rudefors; Suède; 20mn; s.t.a.
THE OTHER SIDE OF SUNDAY (CA)
Berit Otto Nesheim; Norvège; 97mn; s.t.a.

13h30
NIKI DE SAINT PHALLE -
WHO'S THE MONSTER, YOU OR ME? (CA)
Peter Schamoni; Allemagne / Suisse; 93mn; Ang.

15h30
L'Homme à l'écharpe jaune (CA)
Willy Kempeneers; Belgique; 6mn; Fr. s.t.a.
LA PROMESSE (CA)
Luc et Jean-Pierre Dardenne; Belgique; 90mn;
Fr. s.t.a.

17h30
FLAME (CA)
Ingrid Sinclair; Zimbabwe; 90mn; s.t.f.

19h30
BRILLIANT LIES (HC)
Richard Franklin; Australie; 94mn; Ang.

21h30
SPAGHETTI SLOW (CA)
Valerio Jalongio; Italie / Grande-Bretagne; 96mn;
Ang.

CINÉMA LOEWS 3
9h00
BEAUMARCHAIS, L'INSOLENT (HC)
Edouard Molinaro; France; 100mn; Fr.
11h00
301-302 (CA)
Chul Soo Park; Corée du Sud; 100mn; s.t.a.

13h00
Hara-kiri (CA)
Yves Fajnsberg; France; 11mn; Fr.
LE COEUR FANTÔME (CA)
Philippe Garret; France; 87mn; Fr. s.t.a.

15h00
SILENT LIES (CA)
Peter Kiwitt; U.S.A.; 92mn; Ang.

17h00
SEX... & THE OTHER MAN (CA)
Karl Slovic; U.S.A.; 89mn; Ang.

19h00
LES HIRONDELLES NE MEURENT PAS À JÉRUSALEM (CA)
Ridha Behi; Tunisie / France; 88mn; s.t.a.

21h00
The Short Walk (CA)
Jonathan Hacker; Grande-Bretagne; 11mn; Ang.
GUILTRIP (CA)
Gerard Stembridge; Irlande; 90mn; Ang.

CINÉMA LOEWS 4
9h00
Women Without Implants (CA)
Ruvim Orbach; U.S.A.; 20mn; Ang.
CHICKEN (CA)
Grant Lahood; Nouvelle-Zélande; 90mn; Ang.

11h10
BUBBLES GALORE (PC)
Cynthia Roberts; Canada; 93mn; Ang.

13h10
A Worm called Jacques (CA)
Arthur Klose; Allemagne; 3mn.
JOURNEY INTO LIFE (REISEN INS LEBEN) (CA)
Thomas Mitscherlich; Allemagne; 130 mn; s.t.a.

15h30
Les Marchés de Londres (PC)
Mireille Dansereau; Canada; 24mn; Fr.
L'ÂGE DE POSSIBLES (CA)
Pascale Ferran; France; 105mn; Fr. s.t.a.

18h00
Lucky Man (CA)
Ruvim Orbach; U.S.A.; 29mn; Ang.
THE DARIEN GAP (CA)
Brad Anderson; U.S.A.; 90mn; Ang.

20h20
Programme de courts métrages produits par la RAI sous la direction de Film Trust Italia (CA)
Program of short films produced by RAI under the auspices of Film Trust Italia (CA)
Senza Parole (Antonello de Leo, 9mn)
Baby Bounty Killer (Alessandro Valori, 9mn)
Fate i bravi ragazzi (Andrea Pagni, 9mn)
Cattiva condotta (Antonella Ponziani, 9mn)
Binarì (Carlotta Cerquetti, 6mn)
Ulcerà (Mario de Candia, 1mn)
Little rock (Valerio Andrei, 9mn)
Tritone (Emiliano Pellarini, 8mn)
Il tempo che manca (Vincenzo Scuccimarra, 7mn)
Biscotti (Fabrizio Sferra, Davide Grassetti, 8mn)

22h20
THE DESTINY OF MARTIN FINE (CD)
Michael Hacker; U.S.A.; 85mn; Ang.

CINÉMA LOEWS 5
9h10
POWER 98 (CA)
James Hellman; U.S.A.; 89mn; Ang.

11h00
THE TRAP (WANA) (CA)
Kaizo Hayashi; Japon; 106mn; s.t.a.

13h10
LA MARCHÉ À L'AMOUR (PC)
Jean & Serge Gagné; Canada; 85mn; Fr.

15h00
Jules (PC)
Abigail Steinberg; Canada; 10mn; Ang.
YOU WON'T NEED RUNNING SHOES,
DARLING (PC)
Dorothy Todd Hénaud; Canada; 54mn; Ang.
THE POWER ROOM (PC) Ann Kennard; Canada;
49mn; Ang.

17h20
FESTIVAL DU FILM ÉTUDIANT CANADIEN
CANADIAN STUDENT FILM FESTIVAL
(Programme 3 - Films - 123mn)
Documentaires / Documentaries,
Beauty / Visits With Max / Animal Crackers /
Une Luz: a
Light in Faith / Tel père, tel film / Summer for a
Love Clown /
Concrete Ambitions / Papapluie Bomb City.

20h00
NO WAY HOME (CA)
Buddy Giovino; U.S.A.; 99mn; Ang.

22h00
FESTIVAL DU FILM ÉTUDIANT CANADIEN
CANADIAN STUDENT FILM FESTIVAL
(Programme 4 - Films - 87mn)
Films de fiction / Fiction films,
Sin Cycle / Loop / Separation /
Gustav Torpille exterminateur /
A Girl's Guide to Kissing and Other Nightmares
in Teenland / Purge.

COMPLEXE DES JARDINS 1
11h00
WHITE NIGHT (CA)
Arnon Zadok; Israël; 92mn; s.t.a.
Cinémax Bell

13h00
FEW OF US (CD)
Sharunas Baratas; Lituanie / France; 105mn; sans
dialogue / no dialogue.

15h00
AT FULL GALLOP (CWAL) (CA)
Krzysztof Zanussi; Pologne; 104mn; s.t.a.

17h00
Parking (CA)
James Morrison; U.S.A.; 12mn; Ang.
Ripple (CA)
Jonathan Segal; U.S.A.; 20mn; Ang.
FORGOTTEN SILVER (CA)
Pater Jackson, Costa Botes; Nouvelle-Zélande;
52mn; Ang.

19h00
CHILDHOOD'S END (CA)
Jeff Lipsky; U.S.A.; 115mn; Ang.

21h30
DOG RUN (CD)
D. Ze'ev Gilad; U.S.A.; 100 mn; Ang.

COMPLEXE DES JARDINS 2
18h40
LE CRI DE LA SOIE (CD)
Yvon Marciano; France; 110mn; Fr.

13h00
EIDOPO ALCALDE (AL)
Jorge Ali Triana; Colombie; 100mn; s.t.a.

15h10
LA SECONDA VOLTA (HC)
Mimmo Calopresti; Italie; 80mn; s.t.a.
Cinémax Bell

17h00
EXTASIS (HC)
Mariano Barroso; Espagne; 93mn; s.t.a.
Cinémax Bell

19h00
BARIN'S DAUGHTER AS A
PEASANT WOMAN (R.)
Alexei Sakharov; Russie; 100mn; s.t.a.

21h10
El artista del hambre (CD)
Manuel Fernandez; Espagne; 18mn; s.t.a.
PASAJES (CD)
Daniel Calparsoro; Espagne; 96mn; s.t.a.
Cinémax Bell

COMPLEXE DES JARDINS 3
10h30
THE CHRISTMAS PARTY (CA)
Jari Halonen; Finlande; 75mn; s.t.a.

12h30
LA GUERRE DES TUQUES (H)
André Mélançon; Canada; 90mn; Fr.

14h30
HEAVEN'S ANIMAL (CA)
Nansalyin Uranchimeg; Mongolie; 85mn; s.t.a.

16h30
LES FLEURS SAUVAGES (H)
Jean-Pierre Lefebvre; Canada; 152mn; Fr.

19h30
SCHOOL OF THE SENSES (CD)
Andras Solyom; Hongrie; 90mn; s.t.a.

21h30
HAIFA (CA)
Rashid Masharawi; Palestine Pays-Bas; 75mn;
s.t.f.

Grande gueule !

Richard Bohringer râle, aime les boxeurs, écrit, fait de la radio, adore la nuit et les villes et joue dans le film *Le montreur de boxe*. Dans sa rubrique *Vous n'en avez pas marre ?* le magazine *Première* a fait le point avec lui.

— Vous n'en avez pas marre d'être invité pour gueuler ?

— Si. Je suis monstrueusement timide et, comme tous les timides, une fois que j'ai mis le turbo, je ne peux pas m'arrêter. Je voudrais juste donner l'image d'un mec normal avec ses révoltes et ses erreurs. Parfois, je me dis que je vais essayer d'être sage, de casser cette image de grande gueule, mais j'y arrive moins que je le voudrais.

— Vous n'en avez pas marre de faire la promotion des films ?

— Ça dépend. Parfois c'est plaisant, parfois ça ne l'est pas. J'ai été payé pour faire un film, quelqu'un a eu envie de moi, et si c'est une façon d'être reconnaissant, OK, je vais du côté où on me nourrit. Par contre, faire la promo de films moyens, c'est toujours emmerdant, et il y a eu une époque où j'ai regretté les films que je faisais. On peut appeler ça de la boulimie. Mais le temps passe et aucun acteur n'a la chance de ne faire que des chefs-d'oeuvre...

— Vous n'en avez pas marre du cinéma français ?



Richard Bohringer

— Non je suis très bien ici. Pour partir, il faudrait d'abord que j'apprenne l'anglais. J'ai pourtant fait *Le Cuisinier le Voleur, sa Femme et son Amant* avec Peter Greenaway. J'en ai vraiment chié avec l'anglais ! Je me suis pourri le plaisir. Pour ne pas oublier les dialogues, je les avais écrits partout sur les paumes de mes mains, sur mes bras. J'ai passé un week-end à apprendre un texte sur un poulet né avec des plumes. « Feathers » c'est vachement dur à dire en anglais. Le lundi, j'arrive sur le plateau et Peter me montre ma place, au centre du décor, sous la lumière. Puis il me montre la sienne et celle de la caméra, situées à deux cents mètres. Je regarde le cadre et je m'aperçois que je mesure deux centimètres à l'image. Je m'étais emmerdé à apprendre le texte pour rien parce qu'on ne risquait pas de voir mes lèvres. Ça m'a foutu en rogne mais, évidemment, Peter avait raison : le plan était magnifique.

— De quoi en avez-vous vraiment marre ?

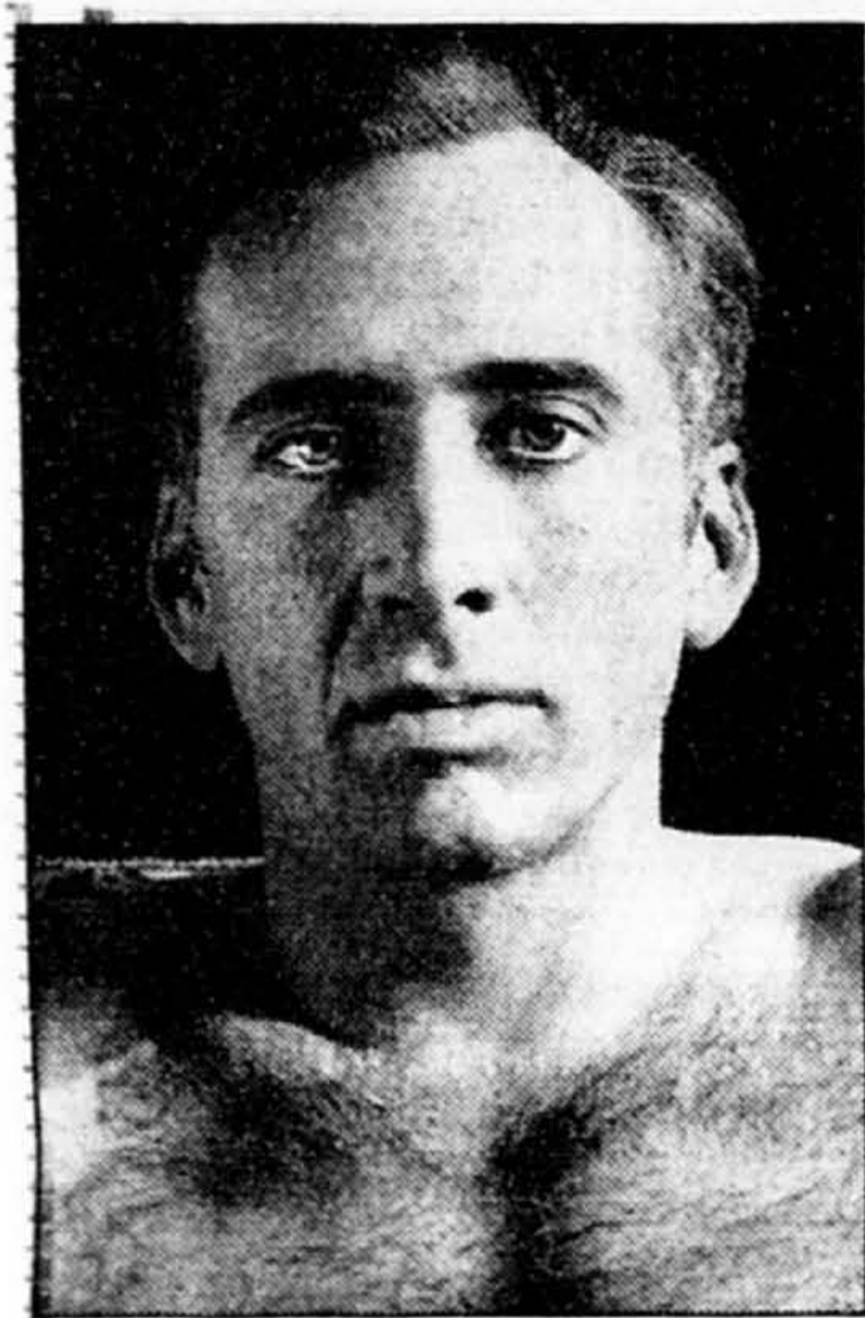
— De notre mépris pour le plus humble. De notre attitude faussement humaine. De notre cynisme. Ça fait grande phrase mais tant pis. J'en ai aussi marre de moi parfois. De tenir un discours qui prend la tête même si je suis sincère. J'aimerais subir une opération chirurgicale qui consisterait à me baisser le volume...

à apprendre le texte pour rien parce qu'on ne risquait pas de voir mes lèvres. Ça m'a foutu en rogne mais, évidemment, Peter avait raison : le plan était magnifique.

— De quoi en avez-vous vraiment marre ?

— De notre mépris pour le plus humble. De notre attitude faussement humaine. De notre cynisme. Ça fait grande phrase mais tant pis. J'en ai aussi marre de moi parfois. De tenir un discours qui prend la tête même si je suis sincère. J'aimerais subir une opération chirurgicale qui consisterait à me baisser le volume...

ZOOM



Nicolas Cage

« Le pire moment que j'ai connu, c'était il y a dix-huit ans. À cette époque-là, je me levais le matin avec la haine au ventre. La première pensée qui me venait à l'esprit, littéralement, c'était « je hais le monde entier ». Je lisais les critiques de mes films, et plus les gens disaient que j'étais mauvais, plus ça me plaisait. Je ne sais pas pourquoi j'étais comme ça. Sans doute par frustration, par peur. Je doutais de moi, de ma carrière... Pas de ma motivation — j'ai toujours su que je voulais être acteur — mais plutôt de mes capacités. Et il n'y a rien de pire que de vouloir être quelque chose que l'on n'est peut-être pas capable d'être. »

Studio

POP-CORN

■ J'ai appris au cours des années que si vous vous inquiétez de quelque chose, vous prendrez immanquablement la mauvaise décision. Calmez-vous, pesez le pour et le contre, et tout se passera généralement très bien.

John Travolta

LES MOTS

De plein fouet

■ Construite avec des verbes exprimant la collision (heurter, frapper), l'expression provient du vocabulaire de l'artillerie, le tir de plein fouet étant un tir direct, horizontal et sur un objectif visible. On y décèle les traces de la locution médiévale de plain (de planus), « sans obstacle, directement de toute sa force ».

Les étincelles de Victoria Abril

À l'affiche dans *Personne ne parlera de nous quand nous serons mortes*, Victoria Abril fait des étincelles. Le magazine *Max* a fait un point express avec elle.

- Quelle est la chose la plus hypocrite que vous ayez dite dans l'exercice de votre profession ?
- M'être exclamé « Très jolie lumière ! » sur un plateau de télé ou lors d'une séance de photos.
- Qu'y a-t-il de plus pénible qu'un réalisateur sur un tournage ?
- Un(e) fiancé(e) jaloux(se).
- Quelle est, pour vous, la limite de la décence dans une scène d'amour ?
- Une scène d'amour sur scène est toujours saine. Ce n'est que du rêve. Et par définition les rêves n'ont pas de limites.
- Quelle est la pire fin de carrière pour une actrice ?
- Que la fin arrive alors qu'elle a toujours faim.



Arnold et les stéroïdes

FLASH

Arnold Schwarzenegger a avoué qu'il avait fait usage de stéroïdes pour l'aider à gagner les concours de culturisme qui devaient lui ouvrir les portes de Hollywood. C'était une pratique risquée, mais je ne regrette pas de l'avoir fait, affirme la vedette de 48 ans, car il fallait que je gagne. Le danger réside dans l'usage continu des stéroïdes, mais je n'en prenais qu'avant un concours difficile, pendant deux mois, mais jamais assez longtemps pour affecter ma santé.



Schwarzenegger

Hawke, Robert De Niro et Gwyneth Paltrow

Tico ! Tico !

■ Eva Herzogova a enfin trouvé l'homme de sa vie en la personne du batteur de Bon Jovi, Tico Torres. Le célèbre mannequin de Wonderbra montre avec fierté à tous ses amis la bague de fiançailles de 30 000 dollars que lui a offerte Tico. Le mariage est prévu pour cet automne.

Belle Porscherie

■ Quatre familles au moins pourraient subsister avec l'argent que Seinfeld paie pour assurer ses voitures. Le comédien a la passion des Porsche et vient d'acheter sa quatorzième, ce qui porte son assurance-automobile à 150 000 dollars par an !

Mesure préventive

■ Les patrons de NBC ont insulté Brooke Shields en l'invitant à surveiller son poids. Ils espèrent beaucoup de la nouvelle comédie de Brooke, *Suddenly Susan*, et savent que l'actrice a tendance à prendre de l'embonpoint pour un rien. Toutefois, celle-ci réussit à garder sa ligne depuis quelque temps déjà et affirme qu'elle ne mérite aucunement de se faire ainsi rappeler à l'ordre.



Brooke Shields

Julia Roberts tient parole

■ Alors qu'elle tournait son nouveau film, *My Best Friend's Wedding*, à Chicago, Julia Roberts aperçut un policier qui se tenait au coin de la rue et recueillait des dons en vue des Jeux olympiques spéciaux. S'excusant de ne pas avoir d'argent sur elle, la vedette de *Pretty Woman* promit de revenir le lendemain. Elle tint sa promesse et remit au policier reconnaissant la somme de mille dollars.

Autographes : un record

■ Garth Brooks a signé des autographes pendant 23 heures d'affilée durant la semaine du Fan Fair de Nashville, un record que personne ne semble vouloir lui contester.

Tel père, tel fils

■ Julio peut être fier de son rejeton, Enrique Iglesias. À 21 ans, il sort son premier album enregistré en cachette de papa... Vendu à déjà plus d'un million et demi d'exemplaires aux États-Unis et dans les pays d'Amérique latine, il déchaîne l'hystérie collective. En Argentine, un jeune homme a assassiné sa fiancée parce qu'elle était folle d'Enrique.



Enrique Iglesias

Les grandes espérances

■ Un jeune homme quitte le confort d'une famille aisée installée en Floride pour aller vivre la vie de bohème à New York... *Les grandes espérances*, le roman de Charles Dickens, est transposé de nos jours pour la nouvelle version que réalise Alfonso Cuarón. Avec Ethan

Rien ne va plus

■ Le scénario de *Rien ne va plus*, que Chabrol a écrit il y a trois ans et qui ne faisait rire que lui, paraît tordant à beaucoup de gens depuis le succès de *La Cérémonie*. Le tournage commencera donc en novembre et entrainera Michel Serrault et Isabelle Huppert de la Suisse aux Antilles. Ils joueront un couple d'escrocs aux rapports étranges : époux ? amants ? père et fille ? pervers associés ?

Michael Douglas, côté père

■ Le réalisateur de *Seven*, David Fincher, a réuni un tandem inédit pour son prochain film, *The Game* : Jodie Foster et Michael Douglas. Le héros de *Liaison fatale* jouera, cette fois-ci, un père qui a trop longtemps ignoré sa fille (Jodie Foster), laquelle lui offrira un jeu d'un nouveau genre dans lequel il se fera piéger...



Michael Douglas

SOURCES : AP, Star, Première, Globe

David LaHaye tournera-t-il avec Anthony Quinn ?

EN VADROUILLE



Francine Grimaldi

collaboration spéciale

Anthony Quinn n'a pas eu la permission de son médecin de venir au Festival des films du monde, même pas pour 24 heures.

J'aurais tellement, mais tellement, aimé rencontrer Anthony Quinn, l'homme, le Latin viril de nouveau papa à l'âge vénérable de 81 ans, et l'acteur que j'admire depuis ma tendre jeunesse, inoubliable Zapata, Gauvain, Zampanò, Barabbas, Zorba ou bossu de Notre-Dame. Un patriarche qui a 142 films derrière lui et de beaux projets d'avenir !

Je prends le risque de vous révéler en primeur le projet de film qui lui tient à cœur pour l'automne. Croyez-le ou non, il s'agit du tournage d'un drame psychologique,

écrit par le cinéaste québécois Claude Gagnon, intitulé *Zen Blues* et sur lequel ils travaillent ensemble depuis déjà quelques mois.

Actuellement, Claude Gagnon est au Japon, en train de négocier un accord de coproduction. Claude a déjà tourné un film au Japon, un seul : *Keiko*, il y a 18 ans ! Son *Zen Blues* est une histoire d'apprentissage et un film sur l'amitié qui se développe entre un jeune artiste québécois de 23 ans, à la recherche de nouvelles expériences au Japon, et un vieil artiste américain de 81 ans qui vit en permanence là-bas. Qui aura la chance de jouer Félix, l'apprenti, avec Anthony Quinn, si le film se tourne à l'automne ? Je vous le donne en mille : Claude Gagnon a choisi David LaHaye (*L'Enfant d'eau*, *Urgence*), que vous pourrez aussi voir au FFM dans le court métrage québécois *The Big World* d'Alfonso Maiorana. À suivre...

Conte pour tous

■ Un 16^e « Conte pour tous » est en tournage depuis le 12 août pour les productions La Fête : *Dancing on the Moon*, réalisé par Kit Hood et Bretislav Pojar. Naturellement, ce sont les enfants qui ont les rôles principaux, mais plusieurs acteurs québécois adultes y tiennent de beaux rôles (en anglais) : Dorothee Berryman joue la tante excentrique de la petite Madeline Morrison, âgée de 13 ans, incarnée par Nathalie Vansier ; Kim Ya-

roshevskaya est la grand-mère, et les autres Morrison sont Joanne Côté, Serge Houle, Catlin Foster, Jason Yearow et Mélissa Gallanos...

Des gros noms

■ Depuis le 12 août, également, le réalisateur américain Michael Catton-Jones tourne à Montréal, jusqu'au début de septembre, avec Bruce Willis, Richard Gere et Diane Venora, un remake du thriller *The Day of the Jackal* (*Le Chacal*), qu'avait tourné Fred Zinnemann en 1973 avec Edward Fox, Michel Lonsdale et Delphine Seyrig ! À ne pas confondre avec le nouveau suspense que vient de tourner le Québécois Christian Duguay, et intitulé *Jackal*, sur le terroriste Carlos avec Aidan Quinn, Donald Sutherland et Ben Kingsley !

Au café électronique

■ La maison de production Film Life de New York célébrera la première nord-américaine du film de Ruvin Orbach *Lucky Man* au café électronique Cybermind en présence du réalisateur-producteur et de ses vedettes : Garry et Vincent Pastore, Joe Spataro et Franck Vincent...

Des parrains pour Blois

■ Sylvain Garel est sans doute le meilleur ami du cinéma québécois en France. C'est lui qui organise tous les ans, depuis maintenant six

ans, le Festival du cinéma québécois à Blois, cette jolie petite municipalité, pas très loin de Paris, qui a toujours et encore pour maire l'ancien ministre Jack Lang. Demain matin, Sylvain Garel annoncera, en conférence de presse, la programmation du 6^e Festival de Blois et des surprises. Parmi les nouveautés, j'ai appris qu'il annoncera la fondation d'un comité de parrainage, composé de personnalités, dont plusieurs Québécois établis en France ! Le comédien Yves Jacques en fait partie, entre autres, ainsi que le cinéaste et producteur Denis Héroux, présentement à Montréal en tant que membre du jury du FFM. À suivre...

Le pain bannick au FFM

■ Mardi soir, c'est un Gascon qui recevra le Grand prix spécial des Amériques du 20^e FFM, mais un Gascon plus enraciné que vous et moi au Québec : Arthur Lamothe. Après la première mondiale de son film, *Le Silence des fusils*, avec Jacques Perrin, au cinéma Impérial, il aura une réception à l'américainienne (avec pain bannick, gibier, etc.) préparée par des membres de la tribu montagnaise ! Voilà qui promet d'être la réception la plus exotique et la plus courue du FFM.

La Rive-Sud en 176 pages

■ Parlant de réceptions, je vais rater celle à la Capitainerie, dans le port de plaisance de Longueuil, demain après-midi, pour le lancement du premier guide de banlieue, une première dans le monde de l'édition : le *Petit Futé Rive-Sud*, écrit pour les résidents de la région par des petits futés de la région, sous la direction d'Odile Jouanneau, également rédactrice en chef des *Petits Futés* de Montréal et de Québec.

Odile est particulièrement fière de son petit dernier, car c'est là qu'elle vit. Ces fins renards ont passé au peigne fin, anonymement, les sept principales municipalités de la Rive-Sud. Cela donne un guide fort pratique de 176 pages. Les résidents de la Rive-Sud sauront où se trouvent les friperies, les meilleures boulangeries ou l'unique restaurant indien, le nouveau café Internet, la librairie ésotérique, les dépanneurs ouverts nuit et jour, ou comment profiter des services à domicile (nettoyeurs, médecins, etc.) et même où aller danser et où faire du naturisme. On y trouve aussi une carte des pistes cyclables de sept villes et le tour de ville en vélo de Saint-Hubert. Toutes les boutiques, tous les ciné-parcs ont été testés, comme les 140 tables répertoriées.

Sur ce, je retourne au cinéma. Bon dimanche !

SPECTACLES

Salles de répertoire

SARAKA
Cinéma du Parc (1): 19 h 15.
EN AVOIR OU PAS
Cinéma Parallèle: 17 h, 19 h.
ERNO
Cinéma du Parc (2): 15 h, 17 h, 19 h 15, 21 h 30.
GIRL 6

Cinéma du Parc (3): 17 h, 21 h 30.
IMAX - NEW YORK AU FIL DU TEMPS
Vieux-Port de Montréal: 10 h 20, 11 h 40, 14 h 20, 15 h 40, 17 h, 19 h 40, 21 h, 22 h 20; 13 h, 18 h 20 (version originale anglaise). On peut vérifier les horaires des représentations en téléphonant à 496-IMAX.
I SHOT ANDY WARHOL
Cinéma du Parc (3): 15 h, 19 h.

TRUTH ABOUT CATS AND DOGS (THE)
Cinéma du Parc (1): 17 h.
UNDERGROUND
Cinéma du Parc (1): 14 h.
VISIBLEMENT JE VOUS AIME
Cinéma Parallèle: 15 h, 21 h.
VISITEURS (LES) (THE VISITOR)
Cinéma du Parc (1): 21 h 30.

Musique

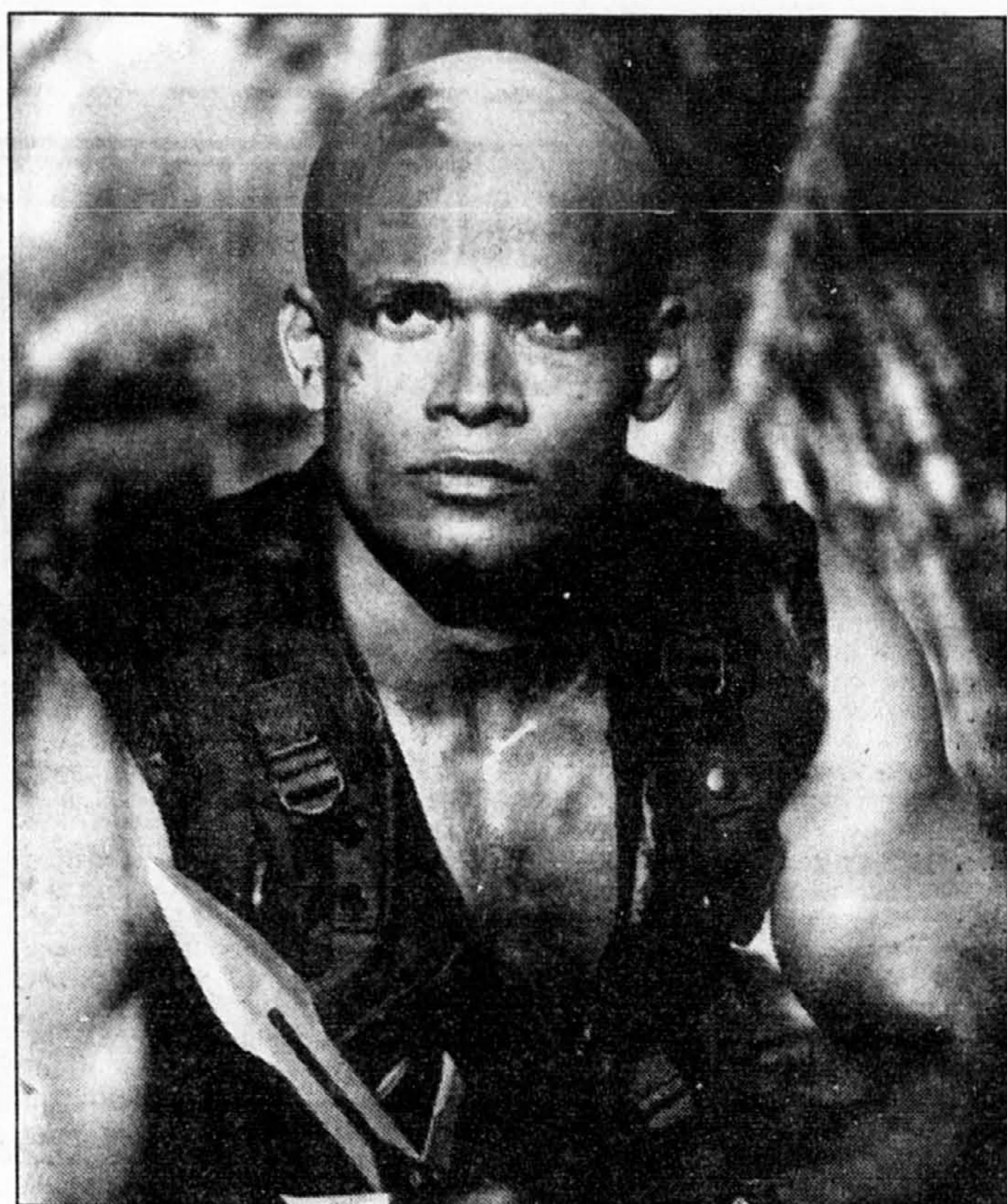
FESTIVAL BIS-ARTS (le-Bizard)
ÉGLISE SAINT-RAPHAEL (495, Cherrier)
Messe des artistes. Participation des élèves de l'Académie des Hautes Études musicales: 11 h.

Théâtre

LA PETITE LICORNE (4559, Papineau)
Le Défilé des canards dorés, de Hélène Mercier. Du mer. au sam., 22 h 30.

Variétés

CENTRE MOLSON
De concert avec le Saguenay, spectacle de la solidarité d'une durée de quatre: dès 19 h.
SPECTRUM (318, Ste-Catherine e.)
King Sunny Ade: 20 h 30.
CAFÉ CAMPUS (57, Prince-Arthur e.)
Les Malentendus: 20 h.
LES BEAUX ESPRITS (2073, St-Denis)
Match d'improvisation avec la Ligue des Cravates: 20 h 30.
L'AIR DU TEMPS (191, St-Paul e.)
Tumbao: dès 21 h.
LE PIERROT (114, St-Paul e.)
Dany Pouliot et Réjean Audet: dès 20 h.
LE GRAND CAFÉ 91720, St-Denis)
Trio Mile-End: 21 h 30.
LE PETIT BAR (3451, St-Denis)
Jacques Rochon: dès 21 h.
JAZZONS (300 Ontario E.)
John Rennie: 22 h.
PUB ST-PAUL (124, St-Paul e.)
Groupe Dizzy Miss Lizzy: dès 22 h.
BIDDLE'S (2060, Aylmer)
Trio Bernard Primeau et Denis Christianson: de 20 h à minuit.
CAFÉ SARAJEVO (2080, Clark)
Le soleil tzigane: dès 21 h.



Prenant sans doute exemple sur Arnold Schwarzenegger, Mario Van Peebles a décidé de se contacter un personnage de machine à tuer aux répliques minimalistes : un robot du nom de Solo.

SOLO

Quand Mario se prend pour Arnold

MATHIEU PERREAULT
collaboration spéciale

L'absence de sentiments des robots intéressés depuis longtemps les auteurs de science-fiction, et par ricochet Hollywood. Prenant exemple sur Arnold Schwarzenegger, Mario Van Peebles a décidé de se contacter un personnage de machine à tuer aux répliques minimalistes. Après son succès comme réalisateur avec New Jack City, Posse et Panther, on peut se demander pourquoi ?

Malheureusement pour lui, le réalisateur Norberto Barba n'a rien d'un James Cameron. Solo, ressemble plus à un mauvais film de série B qu'à l'un des deux Terminator. Le scénario réussit même à souligner plus qu'à l'habitude les invraisemblances de service.

Grâce au projet Solo, l'armée américaine compte pouvoir mener sans coup férir des opérations de commando au coeur même des installations ennemies. Mais voilà, le prototype n'est pas au point, malgré les deux milliards que son élaboration a coûtés. Au cours d'une mission contre de méchants rebelles qui sapent l'autorité d'un pays ami (des Zapatistes?), Solo refuse de tirer contre des civils, sous prétexte qu'ils ne combattent pas.

Interceptant un message envoyé par le responsable du projet, joué par Barry Corbin (Critters 2, My Science Project, Who's Harry Crumb), Solo découvre qu'il sera reprogrammé pour éliminer ces états d'âmes inutiles. Son programme « sauve qui peut » entre encore en fonction. Il s'échappe et trouve refuge chez les autochtones qu'il se refusait d'attaquer, qui sont forcés à travailler pour les rebelles. Il les aidera à résister à leurs agresseurs, triomphera de l'unité d'élite envoyée à ses trousses. En grande finale, il vainc le robot de la deuxième génération, moins scrupuleux, à l'aide des ruses que lui ont enseignées les humains.

Loin d'avoir le rythme de Terminator, Solo compte plusieurs longueurs où Van Peebles montre, mouvements saccadés et mines ahuries à l'appui, qu'il est capable d'avoir un air machinal. Même le public de l'avant-première n'était pas dupe, éclatant de rire quand le crâne rasé de l'acteur sort d'un étang d'une manière théâtrale. Quant aux scènes de combat, les cascades leur donnent l'allure des pires Bruce Lee.

Les prises de vues de la jungle suffisent à peine à empêcher les bailllements, alors que le seul élément intéressant du film, une reminiscence du temps où Solo était humain, est rapidement balayé sous le tapis. À défaut d'incarner les ambiguïtés des robots d'Isaac Asimov, Van Peebles, qui coproduit ce navet, aura la satisfaction d'avoir son portrait, grandeur nature, affiché à la grandeur de l'Amérique.

TOP VENTES

Palmarès des ventes de disques au Québec pour la semaine se terminant le 17 août 1996.

FRANCO

- 1 Luce Dufault Luce Dufault
2 Noir Silence Noir silence
3 Paul Piché L'un et l'autre
4 Daniel Bélanger Quatre saisons dans le désordre
5 Mercedes Band & Jean-Marc Parent L'heure J.M.P.
6 Céline Dion D'eux
7 Kevin Parent Pigeon d'argile
8 Didier Barbelivien Chante
9 Johanne Blouin De Félix à aujourd'hui
10 Gerry Boulet Gerry Boulet...en rappel

ANGLO

- 1 Tracy Chapman New Beginning
2 Alanis Morissette Jagged Little Pill
3 Céline Dion Falling Into You
4 Artistes variés Danse Mix 96
5 Metallica Load
6 The Cranberries To The Faithful Departed
7 Shania Twain The Woman in Me
8 Fugees (Refugee Camp) The Score
9 The Smashing Pumpkins Mellon Collie & Infinite Sadness
10 Backstreet Get Down

Source: LE Palmarès

Un don pour l'amour des enfants



FONDATION DE L'HÔPITAL SAINT-JUSTINE
Tél.: 345-4710

3175, Côte-Sainte-Catherine
Montréal (Qc) H3T 1C5
Tél.: 345-4710

LES CINÉMAS FAMOUS PLAYERS ÉCRAN GÉANT! QUALITÉ DU SON!
4,99 EN MATINÉE REPRÉSENTATIONS AVANT 18h00
HORAIRES DU 25 AU 29 AOÛT INFO-FILM: 866-0111
PARISIEN 866-3856
F.P. 8-GREENFIELD PK 672-2229
CENTRE EATON 985-5730
DORVAL 631-8586
GREENFIELD PARK 671-6129
F.P. 8-POINTE CLAIRE 697-8095

JACK
PHÉNOMÈNE
Parents SECOURS
v.f. de: HOUSE ARREST
Jamie Lee Curtis Kevin Pollak
PARISIEN 866-3856 ANGRIGNON 366-2463 CENTRE LAVAL 688-7778 FAMOUS PLAYERS 8 697-8095
VERSAILLES 353-7880 CARREFOUR 565-0366 JOLIETTE 756-1001 TROIS-RIVIÈRES 373-1001

À NOTE: Pour la durée du FESTIVAL DES FILMS DU MONDE seulement, certains films en version anglaise seront déplacés du LOEWS au PARISIEN.

A Very Brady Sequel
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
www.thebradybunch.com
CENTRE EATON 985-5730
ANGRIGNON 366-2463
VERSAILLES 353-7880
CENTRE LAVAL 688-7778
FAMOUS PLAYERS 8 697-8095
PARISIEN 866-3856

KURT RUSSEL JOHN CARPENTER
L.A. 2013
v.f. de: ESCAPE FROM L.A.
www.escape-la.com
PARISIEN 866-3856 ANGRIGNON 366-2463
VERSAILLES 353-7880 GREENFIELD PARK 671-6129
CENTRE LAVAL 688-7778 CARREFOUR 565-0366
LACORDAIRE 11 324-3000 STE-THERÈSE 979-4444
PLAZA REPENTIGNY 657-6452 JOLIETTE 756-1001
ST-BASILE 441-7952 DRUMMONDVILLE 474-6926
TERREBONNE 411-6644 CHATEAUGUAY ENCORE 691-2463
VALLEYFIELD 371-1003 ST-YACINTHE 773-9492

"Le plus beau film pour enfants depuis des lustres..."
"Un divertissement intelligent pour la famille. Un résultat spectaculaire."
"À voir... pour toute la famille."
"Un récit plein de rebondissements, porté par des images superbes."
Martin Landau Jonathan Taylor Thomas
Les Aventures de Pinocchio
proVigo CMO CFP

Actualités

Le Boeing de TWA : une nouvelle thèse

d'après AP
SMITHTOWN, New York

Nouvelle thèse dans l'enquête sur l'explosion du Boeing de TWA. L'avion pourrait avoir été détruit par une bombe d'assez faible puissance mais qui aurait provoqué une « réaction en chaîne » assez forte quant à elle pour briser l'appareil en deux.

C'est ce qu'on avançait samedi de source proche de l'enquête, en précisant que dans la plupart des attentats à la bombe perpétrés contre des avions en vol, les explosions s'étaient produites à haute altitude, soit lorsque la pressurisation de la cabine est à son maximum. Dans ce cas de figure, une rupture quelconque au niveau du fuselage provoque une violente décompression et une désintégration immédiate de l'appareil sans qu'il y ait de forte explosion.

Au contraire, le New York-Paris de la TWA, le 17 juillet dernier, a explosé en une boule de feu repérée à plus de 15 km. Par ailleurs, il n'avait pas encore atteint son altitude de croisière et donc sa pressurisation maximale. Dans ces condi-

tions, une petite bombe explosant dans la soute n'aurait probablement pas provoqué une rupture immédiate. L'avion aurait pu continuer à voler jusqu'à l'explosion de ses réservoirs.

En principe, le kérosène brûle plus qu'il n'explose. Mais certains enquêteurs avancent que les vapeurs issues des réservoirs après l'escalade à Athènes pourraient avoir provoqué la réaction en chaîne capable de provoquer une explosion aussi puissante.

De source proche de l'enquête, on précisait ainsi que les « résidus microscopiques » de PETN identifiés cette semaine ont été découverts sur le sol de la cabine passager.

Le directeur adjoint du FBI, James Kallestrom, avait souligné vendredi que la découverte de ces traces d'explosif ne pouvait suffire en l'état à conclure à la présence d'une bombe à l'intérieur de l'avion.

La thèse d'une bombe est l'une des trois jusqu'à présent retenues par les enquêteurs, avec celles d'un tir de missile ou d'une défaillance mécanique.

L'explosion a fait 230 morts.



Des religieuses de l'ordre des Missionnaires de la charité prient pour la santé de leur fondatrice, Mère Teresa.

Légère amélioration de l'état de Mère Teresa

Associated Press
CALCUTTA

Alors que des prières étaient données dans toute l'Inde pour son rétablissement, l'état de santé de Mère Teresa, hospitalisée à Calcutta depuis mardi soir, s'est très légèrement amélioré hier. Mais son état cardiaque est toujours « instable », a précisé le Dr S.K. Sen, directeur de la maison de retraite médicalisée Woodlands, où le Prix Nobel de la Paix est soigné.

« Il y a eu une amélioration marginale de son état de santé au cours de ces 24 dernières heures depuis que la crise de paludisme — qui a provoqué une grosse fièvre — a été maîtrisée », a précisé le médecin.

Toujours placée sous respiration artificielle depuis un arrêt cardiaque, la religieuse qui doit fêter ses 86 ans mardi prochain est consciente et peut répondre par des gestes ou des hochements de tête aux questions de ses interlocuteurs. Depuis vendredi, elle se nourrit de lait injecté par un tube.

Elle a reçu un anticoagulant lui permettant de faciliter la circulation

sanguine dans le ventricule gauche. Son cœur s'était arrêté de battre pendant une minute jeudi. Le Dr Sen a précisé que sa température était redescendue à 38 degrés et qu'elle prenait des médicaments contre le paludisme. « Son état de santé est meilleur que lors de son admission » mardi soir, lorsqu'elle était victime d'une grosse fièvre paludéenne, a ajouté le médecin.

À la chapelle de l'ordre des Missionnaires de la charité, distante de quatre kilomètres de la maison de retraite médicalisée, 200 religieuses ont de nouveau prié samedi pour le rétablissement de la fondatrice de leur ordre, tandis qu'une centaine d'orphelins de toutes confessions ont également prié pour elle.

Il y a cinq mois, Mère Teresa avait été hospitalisée pour une fracture du col du fémur après une chute. En 1983, quatre ans après avoir reçu le prix Nobel de la paix, la religieuse avait eu une crise cardiaque alors qu'elle rencontrait le pape Jean Paul II à Rome. En 1989, une deuxième attaque avait failli lui être fatale et elle porte depuis un stimulateur cardiaque.

EN BREF

Collision de chasseurs

■ Quatre pilotes ont été blessés lorsque deux avions de l'armée allemande se sont écrasés hier au cours d'exercices à basse altitude près de Goose Bay (nord-est), a indiqué le centre de recherches et de secours d'Halifax, en Nouvelle-Écosse. On ignorait l'état des quatre pilotes, qui se sont éjectés et ont été transportés à l'hôpital.

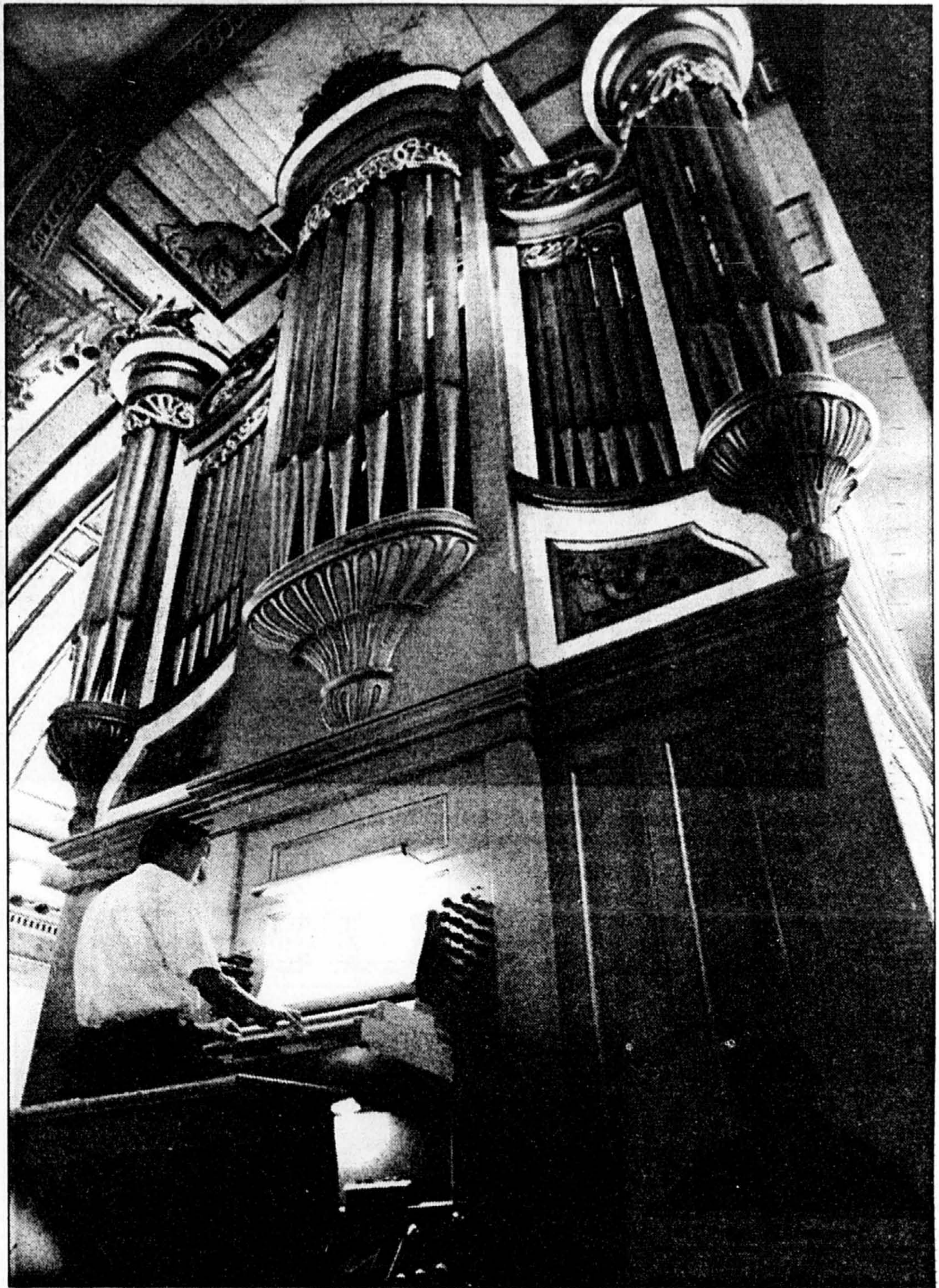
Drame en Himalaya

■ Un très populaire pèlerinage hindou a tourné au drame dans l'Himalaya en raison d'importantes chutes de pluie et de neige au Cachemire. Selon les autorités, près de 70 000 pèlerins sont bloqués à haute altitude et 96 d'entre eux sont déjà morts de froid dans les montagnes. La destination finale du pèlerinage est une grotte située à 3880 mètres d'altitude.

danger le plus important en matière de santé » pour l'Amérique, a-t-il dit lors d'une cérémonie à la Maison-Blanche, rappelant que le tabac était de loin la cause du plus grand nombre de décès aux États-Unis.

« Les enfants sont bombardés quotidiennement par des campagnes de marketing massives qui jouent sur leur vulnérabilité, leurs insécurités, leurs désirs d'être quelque chose dans le monde », a-t-il dit, prenant notamment à partie Joe Camel, le célèbre chameau, « qui promet que fumer vous rendra 'cool' ».

Presque simultanément, un tribunal de l'État de l'Indiana (centre) a rejeté la plainte contre quatre



Sujet de critiques, l'orgue Casavant de l'église Sainte-Famille de Boucherville sera béni lors d'une cérémonie religieuse le 22 septembre où les fidèles l'entendront pour la première fois.

L'orgue de 300 000 \$ trône à Sainte-Famille de Boucherville

MARTHA GAGNON

Après avoir soulevé la critique, l'orgue Casavant majestueux, aux tuyaux dorés, de près de 300 000 \$, trône au jubé de l'église historique Sainte-Famille de Boucherville.

« Il est entièrement payé et la paroisse n'est pas endettée », s'empresse de préciser l'organiste, Georges Signori. À 71 ans, il est presque intimidé à l'idée de pouvoir jouer chaque dimanche sur un instrument d'une telle beauté et d'une telle qualité. « C'est comme jouer sur du velours, dit-il. J'ai été saisi par la beauté des timbres. La première fois, j'ai failli pleurer. Peut-être que je suis trop sensible... »

Bien avant son installation, l'orgue aux 1600 tuyaux et 25 jeux a été l'objet de critiques de la part de citoyens qui considéraient cette dépense comme une extravagance dans le contexte économique actuel. Même les autorités religieuses se sentaient mal à l'aise devant ce choix. Cela n'a pas empêché la Société du patrimoine de Boucherville de créer en 1994 une fondation pour financer l'achat de l'orgue dont le président est Pierre Brunneau, résidant de Boucherville et animateur bien connu au réseau TVA. Le chroniqueur automobile Jacques Duval s'est également joint au mouvement.

La fabrique Sainte-Famille a versé 50 000 \$ et la Société de déve-

loppement de la Montérégie a obtenu du gouvernement provincial une subvention de 147 000 \$. Le reste de l'argent a été recueilli par la Fondation qui a organisé des concerts, des bingos et des tirages.

M. Signori préfère oublier la controverse qui a entouré la décision d'acheter un nouvel orgue. « Ce fut une période émotive très difficile. Mais la musique devrait apaiser les esprits. Nous allons maintenant organiser des concerts dont les revenus seront versés à la fabrique. »

La cérémonie de bénédiction de l'orgue aura lieu le 22 septembre et un premier concert sera donné par l'organiste Pierre Grandmaison, de la basilique Notre-Dame, le 27 septembre. Celui-ci a d'ailleurs joué le rôle de consultant auprès du comité de Boucherville.

L'idée d'acheter un nouvel orgue est née après que l'ancien eut rendu son dernier soupir deux heures avant la messe de minuit en 1993. « La soufflerie a cessé de fonctionner. C'était l'émoi, se souvient M. Signori. J'ai dû jouer sur un petit clavier électronique. » L'orgue de 1946, restauré plusieurs fois tant bien que mal, n'avait plus à la fin

que quatre jeux. Présent lors de la visite à l'église hier, Jacquelin Rochette, codirecteur artistique chez Casavant, s'est dit particulièrement fier que l'on ait réussi à conserver le buffet original, peint en bleu et vert tendre avec des feuilles dorées. « Il a été restauré en respectant l'architecture de l'église d'inspiration française. C'est un heureux mariage de l'ancien et du moderne. Mais il ne s'agit pas d'une copie du passé même si on a gardé une centaine de tuyaux de l'instrument précédent. »

Selon lui, l'instrument à traction mécanique produit « un son qui résonne et remplit l'église sans écraser ». Durant les prochaines semaines, des experts termineront l'harmonisation. La fabrication et l'installation de l'instrument de cinq tonnes auront nécessité 18 mois de travail.

La maison Casavant de Saint-Hyacinthe, qui existe depuis 116 ans, a produit plus de 3000 orgues disséminées partout dans le monde. Elle a récemment terminé la réfection de l'orgue des églises Saint-Jean-Baptiste et Très-Saint-Nom-de-Jésus à Montréal.

La restauration et la fabrication des orgues dépend de la ferveur des fidèles qui procurent généralement les dons nécessaires. L'église Sainte-Famille de Boucherville est privilégiée quand on sait que plusieurs paroisses organisent des collectes pour réparer les murs qui menacent de s'effondrer.

L'industrie du tabac perd en politique mais gagne en justice

Agence France-Press
WASHINGTON

Les géants américains du tabac ont perdu une bataille politique avec l'annonce par le président Bill Clinton de mesures contre le tabac chez les jeunes mais ont remporté une victoire judiciaire, un tribunal estimant le même jour que quatre fabricants n'étaient pas responsables de la mort d'un fumeur.

En pleine campagne électorale, Bill Clinton a lancé une offensive contre le tabac en annonçant vendredi six mesures visant à empêcher la vente de cigarettes aux mineurs et mettre ceux-ci à l'abri de la publicité pour le tabac.

« Les cigarettes constituent le

danger le plus important en matière de santé » pour l'Amérique, a-t-il dit lors d'une cérémonie à la Maison-Blanche, rappelant que le tabac était de loin la cause du plus grand nombre de décès aux États-Unis.

« Les enfants sont bombardés quotidiennement par des campagnes de marketing massives qui jouent sur leur vulnérabilité, leurs insécurités, leurs désirs d'être quelque chose dans le monde », a-t-il dit, prenant notamment à partie Joe Camel, le célèbre chameau, « qui promet que fumer vous rendra 'cool' ».

Presque simultanément, un tribunal de l'État de l'Indiana (centre) a rejeté la plainte contre quatre

fabricants de cigarettes dont le géant Philip Morris de la famille d'un gros fumeur, Richard Rogers, décédé en 1987 d'un cancer des poumons. Elle affirmait dans sa plainte que la nicotine était une drogue et que Richard Rogers était mort parce qu'il fumait.

Le 9 août, le jury d'un tribunal de Jacksonville (Floride) avait condamné American Tobacco, le fabricant de cigarettes Lucky Strike, à 750 000 dollars de dommages et intérêts dans un cas similaire.

C'était la deuxième fois qu'un jury accordait des compensations financières à un plaignant contre un fabricant de cigarettes, sur 19 procès intentés dans des cas similaires. En 1988, la décision prise en faveur du veuf de Rose Cipollone

par un jury d'un tribunal du New Jersey, et qui portait sur 400 000 dollars, avait été annulée en 1992 par une cour d'appel.

La décision de M. Clinton, qu'il a qualifiée de « historique », consiste à autoriser l'administration chargée de la mise sur le marché des produits alimentaires et pharmaceutiques à classer la nicotine comme une drogue créant un phénomène de dépendance, et à considérer en conséquence les cigarettes comme un moyen de distribution de cette drogue.

Les fabricants de tabac, qui considéraient ces mesures comme une atteinte à la liberté d'expression qui garantit la constitution, ont déjà fait savoir qu'ils feraient appel à la justice. La bataille légale pour- rait donc s'avérer très longue. Les six mesures dévoilées par M. Clinton, qui ne concernent pas les adultes, vont de l'interdiction des distributeurs automatiques dans les endroits fréquentés par les mineurs à l'interdiction pour une marque de cigarette de parrainer sous son nom un événement sportif, en passant par de sévères restrictions sur les publicités dans les lieux publics ou dans les magazines.

Les 50 États du pays disposent déjà de lois interdisant la vente de cigarettes aux mineurs, mais elles sont appliquées de manière laxiste.

Selon le département de la Santé, 4,5 millions d'enfants et d'adolescents américains fument et un million d'autres mineurs utilisent du tabac à chiquer.

Le Domaine Howard, à Sherbrooke



Aux jardins du Domaine Howard, à Sherbrooke, le petit étang s'illumine au printemps de centaines d'iris. Il abrite aussi quelques gros poissons rouges qui attirent inmanquablement les enfants.

PHOTOS ROBERT NADON, La Presse

Un secret bien gardé



Pierre Gingras



PROMENADES
FLEURIES

Les jardins du Domaine Howard à Sherbrooke restent encore un secret bien gardé. Même les Sherbrookoïses ne les connaissent guère, vous dira-t-on.

Car, malgré les nombreux nouveaux mariés qui s'y donnent rendez-vous durant l'été pour la séance de photos officielles devant les plates-bandes fleuries, ce grand parc-jardin est peut-être plus populaire durant... l'hiver. Son étang est la patinoire la plus courue de la ville.

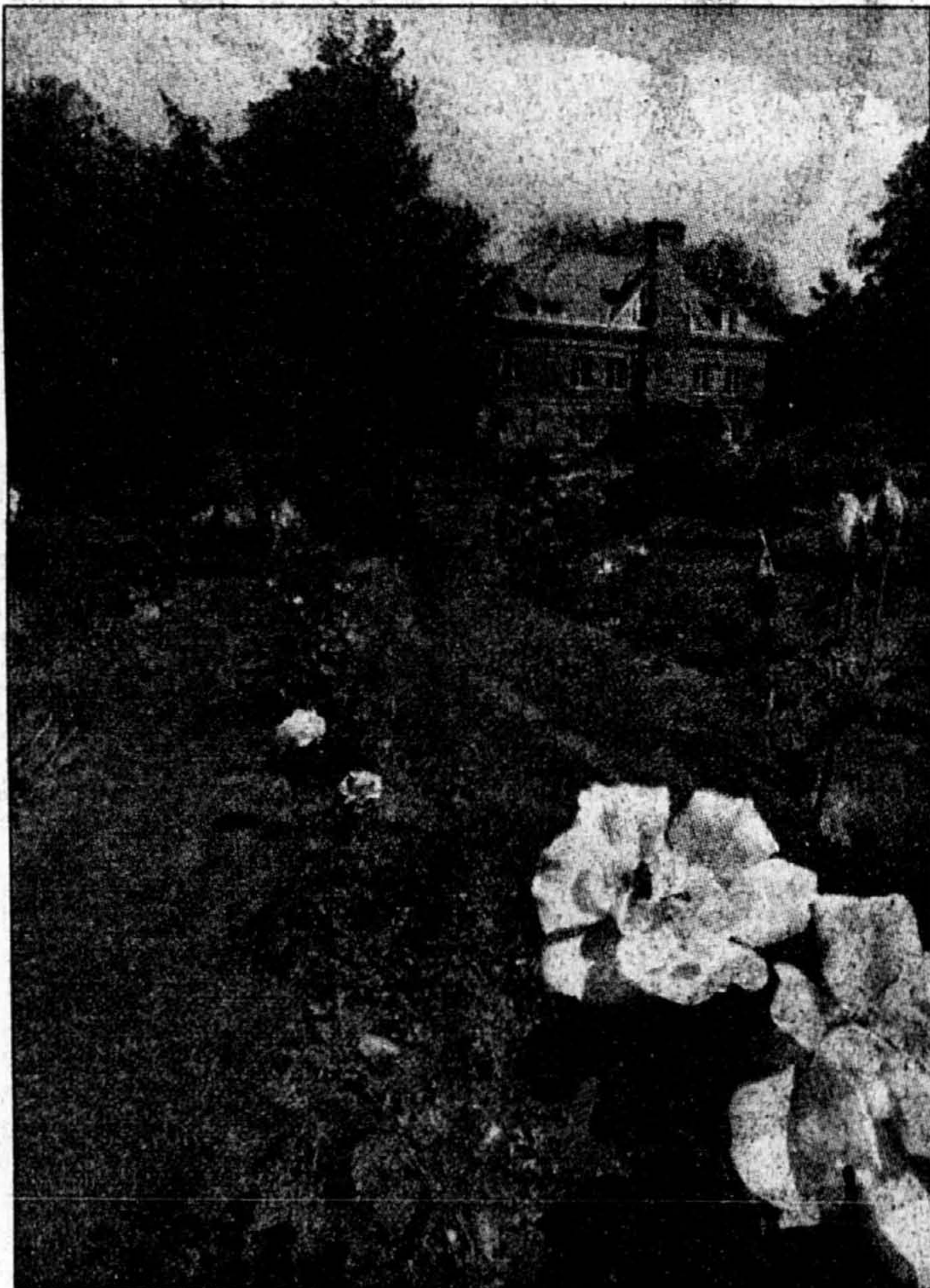
Pourtant, les deux hectares de fleurs campés autour de trois bâtiments d'époque de toute beauté ont tout ce qu'il faut pour attirer les visiteurs. D'ailleurs en 1961, on lisait dans *La Tribune* que la ville allait acheter le domaine pour attirer les touristes. Ce n'est qu'en 1990, toutefois que les jardins ont vraiment pris leur ampleur. Mais si on se fie aux responsables du jardin, l'endroit est toujours promis à un brillant avenir.

Construite en grès gris clair, les deux villas qui forment le cœur du domaine devraient se délester de leurs fonctionnaires municipaux pour s'intégrer à la vocation des jardins. L'une d'elles doit éventuellement être ouverte au public pour devenir un lieu de rencontre et un centre d'interprétation du patrimoine.

Car, ici au Domaine Howard, jardinage et patrimoine sont synonymes.

Benjamin Charles Howard, homme d'affaires prospère, notamment grâce au commerce du bois qu'il possédait avec son père, était souvent considéré comme un homme d'avant-garde. Par exemple, dès le début des années 20, les résidences sont dotées d'un aspirateur central et de douches particulières. Aux étages, on retrouve des foyers chauffés à l'électricité.

Homme politique qui préconise notamment l'implantation de mesures sociales, Benjamin Charles Howard sera tour à tour conseiller



Une allée de rosiers mène à une des magnifiques maisons de pierre construites par les Howard dans les années 20. À droite, l'horticulteur Marc Panneton, un des responsables des jardins, s'attarde devant un bouquet de primevères *Primula viali*.

municipal, député libéral à Ottawa, sénateur, puis maire de Sherbrooke. Il fait construire en 1933 une serre sur son domaine qui devait servir à la culture maraîchère mais devient surtout un passe-temps pour son propriétaire. (En dépit de son âge, ce bâtiment est toujours fonctionnel aujourd'hui.) Il entreprend aussi la plantation de conifères et de plantes vivaces. La Ville, qui avait déjà acheté la serre en 1940, fait l'acquisition de la propriété en 1962.

Quelques années après l'achat de la serre Howard, la Ville y ajoute une nouvelle serre. Les deux bâtiments servent depuis à la production de plantes annuelles pour la municipalité en plus d'abriter des plantes exotiques, notamment une belle collection de cactus et d'orchi-

dées, accessibles au public. À la fin d'octobre, on peut y assister à une exposition florale qui attire près de 3 000 personnes.

L'horticulteur Marc Panneton est un des responsables de l'équipe qui s'occupe des jardins du domaine, comme d'ailleurs, de tous les autres aménagements floraux de la Ville. Il est particulièrement fier du travail accompli. Ici on plante au moins 6 000 vivaces par année et les aménagements sont toujours en évolution. Quant aux serres, elles produisent les 40 000 plants de santolines qui entrent dans l'élaboration de mosaïques florales, plantes que l'on peut voir dans une des plates-bandes du domaine. La mosaïque de la rue King en compte 20 000 et fait l'orgueil de la ville.

Marc Panneton signale aussi la collection des 41 variétés de pélargoniums odorants (géraniums) et l'apport de la Société d'horticulture et d'écologie de Sherbrooke dans l'entretien des magnifiques plates-bandes accueillant les visiteurs au domaine, l'Éco-jardin.

« Nous ne sommes pas une grosse équipe, mais on aime les plantes passionnément. Nous les dorlotons. Prenez par exemple, ces rosiers montés sur tige. Ils sont exceptionnels. Chaque année, nous les enterrons dans des tranchées, sous 60 centimètres de terre, après les avoir entourés de toile géotextile. Eh bien, ils nous donnent des fleurs depuis 45 ans. »

La semaine prochaine : Les Quatre-Vents, de Cap-à-Faigle, dans Charlevoix.



EN VEDETTE



OEILLET DELTOÏDE «MAIDEN ZING»

(*Dianthus deltoïdes* «Maiden Zing»)

FLORAISON : cet oeillet vivace produit quelques fleurs le premier été suivant les semis. Elles sont d'un rose foncé fluorescent, presque rouge. La floraison débute vers la fin de juin et dure environ un mois, un peu plus si on se donne la peine de couper régulièrement les fleurs fanées.

CULTURE : très facile. Ce dianthus préfère toutefois un sol lourd (légèrement argileux), pas trop riche sinon, il y aura davantage de feuillage aux dépens de la production de fleurs. La plante exige le plein soleil. On fertilise avec du 5-10-15, deux fois par été, autour du 10 juin et du 15 juillet.

DISPONIBILITÉ : il s'agit d'une variété qui est offerte depuis deux ou trois ans seulement par la maison américaine Park's Seed, une des plus importantes au monde dans le domaine (catalogue gratuit : tel:864-223-7333 ; télécopieur : 864-941-4206).

NOTES : le dianthus « Maiden Zing » est une variété noire dont la hauteur ne dépasse guère les 15 cm. Elle est rustique en zone 4 mais possiblement dans des régions un peu plus froides si la neige est abondante. Selon l'expérience des horticulteurs du Domaine Howard, la plante ne suscite l'intérêt d'aucun insecte ravageur.

REPÈRES

Accès

Le Domaine Howard est situé au 1350 Portland, à Sherbrooke. Tel : service d'information touristique : (sans frais) 1-800-561-8331. On s'y rend par l'autoroute 10, sortie 140 donnant accès à l'autoroute 410. Sortie boulevard Portland. Poursuivre sur trois ou quatre kilomètres. Les jardins sont situés à droite, six rues après le boulevard Jacques-Cartier, une des artères principales de Sherbrooke.

Horaires

Les jardins sont ouverts toute la journée, sept jours sur sept. On visite les serres du lundi au vendredi, de 7 h 30 à 16 h 30. L'entrée est gratuite.

Services

Stationnement gratuit : visites guidées pour groupe sur réservation.